

---

## L'Espagne Catholique et le Progrès

---

Parmi les nombreux reproches qu'une école historique fait à l'église, il en est peu de plus sensible que celui d'avoir amené la décadence de ses meilleures enfants, les nations latines, et parmi les exemples qu'on apporte, comme arguments de fait, pour étayer certaines thèses, il n'en est pas auquel on ait plus fréquemment recours que celui de l'Espagne. Première puissance de l'Europe durant tout le XVI<sup>e</sup> siècle, la nation très catholique interdit chez elle la propagande des doctrines protestantes, contient sur tout le continent européen, l'effort de la réforme envahissante, et l'Espagne décline peu à peu. La décadence, d'abord lente et mitigée d'éclatants faits d'armes sous Philippe II, s'accroît sous ses successeurs ; le dix-neuvième siècle commencé avec l'épouvantable guerre dont le centenaire a été récemment fêté par toute la péninsule, n'est qu'une longue suite de guerres civiles et de désastres. Le siècle nouveau, il est vrai, s'ouvre sous de meilleures auspices, mais nous sommes en histoire et l'histoire s'occupe du passé.

La conclusion s'impose donc ; le catholicisme a été fatal à l'Espagne.

Pour disséquer ce sophisme et le détruire lambeau par lambeau, il faudrait un volume et nous n'avons que quelques pages.

Disons d'abord que l'Espagne entièrement catholique, n'est pas celle de Charles V, de Philippe II ou de leurs successeurs. L'Espagne de la décadence n'est pas une nation toute catholique, car le césarisme, le pouvoir absolu et sans contrôle d'un seul, a trouvé place chez elle, et le césarisme n'est pas un héritage de la tradition catholique, c'est un retour vers le paganisme ancien ; non, l'Espagne toute catholique, celle de Pelage, de St-Ferdinand de Castille, du Cid Campéador, c'est une Espagne progressive que l'effort de son génie porte au premier rang des puissances européennes !

Le siècle de Charles V, tout plein de splendeurs et de conquêtes porte avec lui des germes pernicieux : Le champ

que doit couvrir la justice royale s'est étendu au loin, si loin que le soleil ne peut l'éclairer tout entier.

Mais le roi auquel une si grande somme de pouvoirs est dévolue, le roi n'est souvent que le rejeton incapable d'une dyastie dégénérée, jouet entre les mains de quelque intrigant. Dès lors, quoi d'étonnant si le vaste engrenage de l'empire dépendant d'un moteur défectueux se rouille d'inanition ou se détraque?

Les règnes de Ferdinand VI et de Charles III semblèrent relever le pays, mais l'incapacité de Charles IV ramena bientôt un état de choses tel que Napoléon, jetant un coup d'oeil sur ce vieil édifice et n'en voyant que les façades décrépites, crut qu'il suffirait du bruit de son nom pour le jeter par terre et planter son drapeau sur ses ruines. Alors, il se passa une chose que n'avait pas prévue le grand empereur : La partie officielle et organisée de la nation, qui de longue date avait rompu avec les vieilles traditions catholiques, se montra ce qu'elle était : lâche et abjecte, mais le peuple, que n'avaient pu atteindre les idées de la réforme ou de la révolution, le peuple, qui malgré l'opprobre de ses gouvernants, avait gardé l'âme très haute, une fois abandonné à lui-même, sans armée, sans gouvernement, osa jeter le gant au vainqueur du monde. Six cent mille soldats impériaux couvrirent de leurs bataillons épais le sol entier de la péninsule ; pendant six ans, un peuple vit ses villes détruites, ses campagnes dévastées, son sang couler à flot, sans que l'idée seule lui vint d'accepter ce qu'il croyait être un déshonneur, et finalement, resta maître chez lui.

De cette page d'histoire, deux faits ressortent, pleins de lumineuse évidence, c'est d'une part, la faiblesse de l'état espagnol et de son administration décrépite, de l'autre la force insoupçonnée qui se révéla chez le peuple à l'heure du danger.

Nous avons déjà, dans la mesure que comportait ce modeste article, donné l'explication de l'un et de l'autre.

\* \* \*

Ferdinand VII, en 1808, avait laissé son royaume relativement paisible ; à son retour, en 1814, il le retrouva bouleversé de fond en comble. La guerre avait fait surgir toute une pléiade d'hommes ambitieux et énergiques : officiers dont



le talent s'était révélé dans l'action, soldats de fortune, chefs de bande, tous gens très laborieux que la paix condamnait au chômage. Or le retour du monarque était l'annonce de la paix.

Le pays, appelait de tous ses vœux une vaste réforme de l'administration des pouvoirs publics; cette réforme que Napoléon et le roi Joseph lui avaient promise, mais qu'il avait refusée d'une main étrangère, il l'attendait de son roi.

Malheureusement, le prince auquel son peuple avait tant sacrifié, pour qui tant de jeunes vies avaient été fauchées sous le ciel ensoleillé des Castilles, n'était qu'un être à moitié abuti, aussi incapable d'apprécier le dévouement des siens que de comprendre leurs légitimes revendications. Son règne fut une calamité pour le pays, et le mal qu'il ne put faire, une troupe de jongleurs et d'idéologues se chargea de l'accomplir.

Certes, des réformés, il en fallait et de grandes, mais fallait-il du même coup imposer par un coup de force les principes de la révolution, et confondre ce qui n'était en somme que des mots sonores avec les réformes urgentes que tout le monde attendait? C'est ce que pensa une école de libéraux, d'abord peu nombreuse, mais qui se grossit bientôt d'éléments divers. La révolte des colonies d'Amérique eut une triste répercussion dans la mère patrie, la guerre civile que trop de circonstances favorisait, commença avec le règne de Ferdinand VII.

A partir de ce temps, le libéralisme doctrinaire joua en Espagne le rôle que le calvinisme avait joué en France trois siècles auparavant.

Dès 1812, la constitution promulguée par les Cortès de Cadix avait fait siens tous les principes de la révolution. La lutte s'engageait donc entre les idées révolutionnaires et les idées catholiques. C'était une guerre religieuse.

Ils serait fastidieux de raconter par le détail les nombreuses révolutions et coups d'état qui firent de l'Espagne le pays le plus agité de l'Europe. En France, le génie créateur de Napoléon releva les ruines de la révolution et changea la face du pays; le règne des Bourbons, entrecoupé des émeutes de 1830, fut long et prospère, les journées de 1848 et de juin furent sanglantes, mais restèrent confinés dans quelques grandes villes. En somme la période

de 1815 à 1870, celle de la transformation économique du monde civilisé, en fut une de paix intérieure.

L'Espagne, au contraire, ne connut pas de repos, la guerre civile y eut pour théâtre des provinces entières. Pendant des années, carlistes, libéraux et républicains apportèrent à leurs luttes fratricides toute l'ardeur d'un tempérament passionné.

En 1878, avec l'avènement d'Alphonse XII, la guerre religieuse cesse d'ensanglanter les champs de bataille, mais n'en continue pas moins à troubler l'atmosphère politique et sociale de la nation : Les luttes stériles, les discussions théoriques se poursuivront longtemps à l'ombre des parlements.

Voilà donc, esquissé à grandes lignes, le tableau de ce que fut le XIX siècle en Espagne. Un fait y apparaît saillant, c'est la guerre implacable, que se font les deux idées, ou plutôt les deux doctrines, libérale et catholique.

Dès lors, il serait convenable avant d'accuser l'Eglise des maux de ce malheureux pays, il serait convenable de voir si des doctrines diamétralement opposées à celles qu'elle enseigne, n'ont pas entamé dans une mesure assez forte, la foi du peuple très catholique.

\* \* \*

Ceux qui accusent l'Eglise, on les a vus à l'œuvre dans ce malheureux pays ; on a vu ce qu'étaient leur tolérance, leur liberté et leur progrès ! Dès 1812, alors que la guerre battait son plein, les Cortès de Cadix, trouvaient pratique de proclamer dans une constitution restée célèbre, tous les principes de la révolution française. C'était jeter les germes d'une guerre civile, c'était rendre impopulaires en les confondant avec les principes exécrés, les réformes d'ordre administratif dont dépendait l'avenir du pays ; c'était enfin dans un siècle de transformation économique, détourner des œuvres les plus indispensables, l'esprit d'un peuple déjà trop porté aux discussions stériles.

Ah oui ! Ils ont fait de belles choses, les anticléricaux Espagnols, et si leur pays est resté arriéré, eux, du moins, ils ont marché de l'avant !

Mendizabal, un de leurs grands hommes devenus ministres, a trouvé moyen de faire, un demi siècle avant ses congénères de France, cette fameuse liquidation des biens ecclésiastiques qui laissa chez le peuple une impression quel-



que peu de que, celle qu'éprouvèrent maints spectateurs du IIIe centenaire après le passage des picpockets.

Un autre de leurs chefs-d'œuvre a été le démembrement des vieilles provinces nationales en provinces minuscules, presque aussi réduites que les départements français. Cette mesure faisant tout dépendre du pouvoir central, brisait l'esprit régional, le patriotisme local qui avaient fait la force invincible du pays dans sa lutte contre Napoléon, elle diminuait l'initiative, et rendait beaucoup plus facile, la propagation par tout le territoire des malaises que ne manquerait pas d'éprouver un pouvoir central mal affermi.

C'est tellement le cas qu'un vaste mouvement régionaliste a pris naissance, il y a quelques années en Espagne, dans les quatre provinces les plus progressives du pays, celles comprises généralement sous le nom de pays catalan. Aux dernières élections, la solidarité catalane, formée d'une coalition de républicains et de carlistes, a obtenu un succès écrasant, envoyant du coup à la chambre 49 députés.

Cette initiative, venant d'une région qui passe à bon droit pour l'une des plus industrieuses de l'Europe est tout un symptôme, et ce sera le grand mérite du gouvernement Maura, d'avoir compris la nécessité de cette réforme et de l'avoir entreprise franchement dans un projet de loi que libéraux et radicaux s'efforcent en vain d'étouffer, à force d'obstruction.

Là-bas comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, les anticléricaux nourrissent une prédilection toute spéciale pour les questions d'ordre spéculatif, les phrases ronflantes, les mots de liberté, de progrès, etc. Mais quant à envisager les problèmes vitaux du pays et à les résoudre, c'est une autre affaire. Leur presse, et disons en passant qu'ils contrôlent presque tous les journaux du pays, leur presse n'a qu'un but : arracher au peuple la foi de ses pères, et pour atteindre ce but rien n'est épargné. Tous les jours, l'Heraldo de Madrid, El Imparcial, El Liberal, El Pais, et une foule d'autres, servent à leurs lecteurs un plat de calomnies où l'ignorance le dispute à la méchanceté.

Dans ces conditions là, il semble qu'un juge impartial, constatant que le pays est arriéré et voulant découvrir la cause véritable de cette décadence, ira demander à l'école antireligieuse et à la maçonnerie toute puissante, une bonne partie du compte qu'il se préparerait à exiger de l'Eglise.

Un observateur impartial constatera que la partie septentrionale du pays, celle où se sont le mieux conservées les vieilles traditions catholiques, est à la fois, la plus virile, la plus laborieuse et la plus progressive, il constaterait aussi que les catholiques, si on en excepte les Carlistes qui ne sont qu'une minorité, ont accepté loyalement les institutions parlementaires garantissant les libertés de la presse et des cultes, chères à l'école libérale et que s'il n'en tenait qu'à eux, les diverses factions politiques trouveraient une base d'entente pour travailler en commun au relevement du pays.

Avant de terminer cette dissertation déjà trop longue, il est bon d'insister sur les nombreux motifs qui font espérer en l'avenir de la grande nation latine. L'Espagne, pauvre, affaiblie, vaincue, a gardé à un haut degré le sentiment de la fierté nationale. Le peuple que tant de vicissitudes ont rendu sceptique, ne croit plus à l'honnêteté de ses gouvernements, mais il a confiance en lui-même. Lors des dernières guerres coloniales, l'Espagne, encore sous le coup des ruines accumulées par un siècle de malheurs trouva moyen d'envoyer à Cuba 230,000 hommes et d'obtenir pour payer cette entreprise la somme énorme de \$300,000,000.

Aujourd'hui, ses finances restaurées, son industrie et son commerce renaissants, son jeune roi plein de vaillance, tout s'unit pour lui faire espérer un meilleur avenir.

**Donat Fortin.**



---

## Le Canada et son immigration

---

Le parlement s'est occupé—mais pendant quelques heures seulement—de la politique qu'il entend suivre au sujet de l'immigration. De toutes les questions qui ont été discutées par les représentants du peuple, pendant la dernière session, c'est peut-être celle-là qui avait la plus d'importance. En effet, plus que les grandes entreprises—et la nation en a déjà de formidables sur les bras—l'immigration, selon qu'elle sera bonne ou mauvaise, va exercer sur la nation toute entière une influence capable, au besoin, de modifier son caractère et en quelque sorte de changer sa destinée.

Après tout ce n'est pas sans raison que les esprits se sont alarmés à la vue de cette vague sans cesse croissante qui d'année en année envahissait nos vastes plaines de l'Ouest et jetait sur nos bords les fils d'à peu près toutes les races de l'Europe. Sans doute, il nous faut des bras pour cultiver le sol, nous avons besoin que des hommes nouveaux et nombreux viennent suppléer, dans notre pays, à ce besoin de développement auquel l'augmentation naturelle de notre population ne peut plus suffire. Mais encore faut-il que les nouveaux venus ne prennent pas, par leur nombre, le caractère d'envahisseurs, que l'augmentation de notre population par l'immigration n'implique pas le débordement des vieux éléments qui ont dévoilé au monde les richesses cachées, les chances exceptionnelles, que leur pays offre aux pionniers de l'avenir.

D'ailleurs, les craintes exprimées par plusieurs ont fini par être partagées par nos gouvernants eux-mêmes qui, s'ils n'ont pas modifié dans leurs lignes essentielles les lois canadiennes sur l'immigration, ont exercé sur leur application une surveillance plus soutenue. Les résultats obtenus ont déjà prouvé que si le gouvernement a pu, pour le moment, avoir raison en maintenant sa politique d'immigration, ceux qui avaient des craintes en face des événements constatés n'avaient pas tout-à-fait tort.

D'autre part, la question reste toujours ouverte, susceptible de se modifier avec les conditions économiques du pays,

mais toujours également importante. Et c'est un peu de tout cela qu'à la demande du directeur de la *Revue Franco-Américaine*, j'invite le lecteur à causer pendant quelques pages.

Le Canada, richement doté de ressources agricoles, forestières et minières, serait d'après un économiste "la dernière réserve de l'humanité, sa dernière frontière."

Grâce aux deux grandes races qui vivent sur le sol canadien, nous élevons un magnifique édifice national dans lequel les peuples des Etats-Unis et de l'Europe viennent chercher l'aisance et la liberté.

Le peuple canadien doit avoir des aspirations communes. Pour atteindre ce noble but, nous devons exercer une vigilance spéciale au point de vue du caractère des immigrants. Ils doivent désirer, comme nous, la prospérité matérielle et morale du Canada. C'est l'héritage qu'ils doivent transmettre à leurs enfants sur ce sol jeune et hospitalier.

Pour la sélection des immigrants nous avons de grandes traditions à suivre. Nous devons nous inspirer des enseignements de notre histoire ; nous devons évoquer un passé plein de gloire et rappeler les exemples des fondateurs du Canada. Fustel de Coulanges écrit : "Le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme. L'homme peut bien l'oublier mais il le garde toujours en lui. Car, tel qu'il est à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les idées antérieures. S'il descend en son âme, il peut retrouver et distinguer ces différentes époques d'après ce que chacune d'elles a laissé en lui."

Nous devons appliquer ces principes à notre histoire et jeter un regard sur nos traditions.

Les immigrants de la Nouvelle-France étaient choisis avec les soins les plus minutieux. Dans les veines de nos pères circulait le sang le plus noble et le plus généreux de la France.

Nos ancêtres venaient de la Normandie, de l'Anjou, de la Picardie, de la Bretagne, de ces provinces fortes, morales, aimant la religion, la liberté et la France.

Les hommes qui présidaient aux destinées de la France dans le siècle de Louis le Grand, désiraient fonder au delà des mers, une autre France ; comme une expansion du pays natal.

Aussi se montraient-ils très sévères dans le choix des colons. Le Canada-Français fut l'œuvre de grands patriotes et de profonds législateurs.



Le Canada-Français fut l'œuvre des meilleurs paysans de la France ; hommes doués des plus hautes qualités morales, physiques et civiques, entreprenants, industriels, braves et vertueux.

Les documents historiques nous démontrent que les femmes françaises envoyées dans la Nouvelle-France par les soins de Richelieu, de Colbert, de Talon, de Laval, étaient choisies avec la plus grande prudence.

L'œuvre des filles émigrées du 17<sup>ème</sup> siècle mérite l'admiration des moralistes les plus austères.

Tous les historiens prouvent la noblesse de l'origine des Canadiens-Français. Aussi ont-ils pu grandir, prospérer, se multiplier au milieu des épreuves et consacrer toute l'énergie de l'âme nationale, toutes les forces de leur puissante organisation physique et morale au progrès du Canada. Claudio Jannet, parlant de la supériorité morale des éléments qui ont fondé la colonie canadienne dit : " Depuis Champlain jusqu'au dernier jour de la domination française, les gouvernements de la colonie se sont toujours préoccupés d'en exclure les individus d'une moralité douteuse."

Selon un orateur : " Ce qui fait aujourd'hui notre honneur et notre force, ce n'est pas simplement de tirer notre origine de la France, mais d'être issu d'elle au moment le plus glorieux de son histoire et quand la main qui agita notre berceau se prêtait encore aux gestes divins."

Après la cession du Canada à l'Angleterre, la race anglo-saxonne grandit à nos côtés. Au terme de la guerre de l'indépendance américaine en 1783, les Loyalistes de l'Empire-Uni, fidèles serviteurs du trône de l'Angleterre durant la rébellion, persécutés par leurs frères révoltés, affluèrent par milliers dans les provinces canadiennes. D'après un écrivain : " Les loyalistes ont fourni au Canada le meilleur sang dont les treizes colonies américaines pouvaient s'enorgueillir." Ces immigrants furent les fondateurs du nouvel empire britannique en Amérique. Leurs progrès furent constants et dignes d'admiration.

Aussi sommes-nous fiers de leurs succès. M. Hall dans son magnifique volume intitulé " L'immigration," écrit : " Nous devons nous rappeler que les premiers habitants de la Nouvelle-Angleterre furent choisis avec le plus grand soin." C'est de l'idéalisme, peut-on dire : Non, c'est notre histoire ;

notre grande histoire. Et quand ses pages sont remplies de faits héroïques, on doit les mettre sous les yeux de nos populations.

Je reconnais l'importance, la nécessité des efforts du Gouvernement et du Parlement afin de favoriser une immigration désirable. Sans doute, les descendants des Français et les descendants des Loyalistes, ou mieux des Canadiens, sont les plus aptes à développer les ressources du Canada.

Si nous voulons suivre nos grandes traditions nationales nous devons surtout encourager l'immigration des classes agricoles. Dans toutes les provinces de la confédération nous avons des milliers d'acres des meilleurs terres. Grâce à leur fertilité, elles sont destinées à devenir les pouvoyes de l'Europe et de l'Orient. Nous voulons des agriculteurs pour ensemer nos terres inoccupées afin d'augmenter le volume de nos produits et d'accroître notre richesse nationale. Dans plusieurs pays, nous pouvons recruter des immigrants agricoles recommandables. Dans la noble position de cultivateur ils sauront développer nos ressources nationales.

Les autorités ont adopté à l'égard de l'agriculture dans la province de Québec une politique recommandable. Je la mentionne en lisant une lettre de M. René Dupont. Cette correspondance est adressée aux rédacteurs de la presse canadienne :

Monsieur le rédacteur,—Pour activer le mouvement vers la province de Québec, le ministère de l'Intérieur vient d'autoriser l'organisation d'une branche de renseignements pour les terres déjà cultivées et qui sont disponibles, de manière à renseigner toutes les personnes désireuses de faire l'acquisition de ces terres.

Jusqu'à présent, ces renseignements manquaient, quoique souvent nous ayons eu des demandes pour l'achat des terres déjà avancées. Cette branche de service sera à la disposition de tous ceux qui désirent faire l'acquisition de terres dans n'importe quelle section du pays, ou de ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont des terres disponibles.

A titre de renseignement, je vous inclis un blanc que nous transmettons à tous ceux qui ont des terres à vendre, et je suis très heureux si vous trouviez moyen, dans vos précieux colonnes, de donner un bon mot à nos compatriotes au sujet de ce mouvement nouveau.



Vous remerciant à l'avance pour l'intérêt que vous prenez au mouvement de colonisation et pour les services que vous voulez bien rendre à la cause, j'ai l'honneur de vous prier de croire aux sentiments les plus distingués de

Votre tout dévoué,

RENE DUPONT,  
Agent de colonisation."

Le relèvement et la classification des terres disponibles peuvent produire de bons résultats surtout dans les localités où l'émigration des nôtres aux Etats-Unis a fait un tort incalculable à l'agriculture. Cette politique peut nous aider dans l'œuvre du rapatriement.

Les ouvriers de ferme, les serviteurs et les servantes forment une classe d'immigrants recommandables si les autorités savent les choisir avec soin. Et, sur ce point, on me permettra de citer l'opinion du député de mon comté à l'assemblée provinciale, une opinion que je partage entièrement :

"L'agriculteur, dit-il, (1) souffre du manque de main-d'œuvre. Il est bien difficile de se procurer des garçons de ferme et des servantes, malgré les prix élevés qui sont offerts. C'est un état de choses qui nuit à l'exploitation de nos terres et tend à décourager les cultivateurs. Il serait grand temps pour le gouvernement d'organiser un mouvement pour venir au Canada des ouvriers de ferme, qu'il serait assez facile de trouver en France et en Belgique, si des efforts sérieux et persistants étaient faits. La question est très sérieuse. Elle existe même à l'état aigu dans certaines localités."

Dans la province d'Ontario le ministre de l'Intérieur a sous son contrôle plusieurs agents dont les fonctions consistent à placer des garçons de ferme chez les cultivateurs. Je lisais dans la "Patrie" le 9 mars :

(Dépêche spéciale à la "Patrie.")

"Ottawa, 9.—Comme la "Patrie" l'annonçait il y a quelques jours, l'honorable M. Oliver, à la demande de ministres de langue française, a résolu de nommer dans chaque comté de la province de Québec, un agent chargé de trouver

(1) M. Caron, député de l'Islet, à l'Assemblée de Québec.

gratuitement des situations, comme journaliers de ferme ou domestiques, aux émigrants désirant s'établir dans la province. Cette décision sera d'un grand avantage à la classe agricole de même qu'aux agents d'immigration qui pourront s'entendre avec les agents provinciaux et procurer exactement la classe d'immigrants nécessaire.

D'après sa décision le ministre de l'Intérieur vient de nommer vingt agents dans Québec et les autres seront choisis sous peu.

Depuis cette date de nouveaux agents ont été choisis. L'agriculture souffre du manque de main-d'œuvre dans la province de Québec. Le président de la Société de Colonisation et de Répatriement de Montréal, disait en janvier 1908:— "La détermination que nous avons prise, a eu pour bon résultat d'aider les cultivateurs à se procurer de la main-d'œuvre, et à un certain nombre de familles à s'assurer les services de domestiques. Nos bureaux ont placé ainsi plusieurs centaines d'ouvriers de ferme et de domestiques sans compter qu'ils ont, en même temps, fourni aux particuliers et aux industriels l'occasion de profiter par leur entremise du même avantage."

Dans quelques localités, nos journaliers vont redouter la compétition des ouvriers de ferme venant de l'étranger. Un des citoyens les plus distingués du comté que j'ai l'honneur de représenter, m'écrivait la semaine dernière:—"L'honorable monsieur Oliver a résolu de nommer dans chaque comté de la province de Québec un agent chargé de recruter des ouvriers de ferme et des domestiques afin d'aider nos cultivateurs à se procurer la main-d'œuvre nécessaire. Ce mouvement, entrepris dans un noble but, n'augmenterait-il pas l'exode des nôtres vers les villes et vers les centres industriels des Etats-Unis? N'introduirons-nous pas dans nos paroisses des socialistes et des anticléricaux? N'y a-t-il pas danger d'introduire des éléments qui briseront l'harmonie entre le clergé et les fidèles?"

Je sou mets cette lettre à l'attention du public croyant qu'elle renferme des opinions dignes d'être étudiées. Le Gouvernement doit être bien prudent dans le choix et la distribution de ses agents. Ceux-ci ne doivent introduire au milieu de nos populations morales que des immigrants dont les bons antécédents sont connus.

Le 15 avril 1907, je demandais au Gouvernement de faire les efforts les plus énergiques et les plus généreux afin de favoriser le recrutement d'immigrants français et belges dési-



rables. Le ministère a adopté une politique plus active à l'égard de la France. Il a nommé trois nouveaux agents d'immigration. Des mesures paraissent avoir été prises en vue d'une distribution plus large de littérature et de renseignements. Le ministre de l'Intérieur s'est acquis le concours actif de plusieurs agences d'immigration française. Celles-ci reçoivent une commission quand elles envoient au Canada des immigrants appartenant à quelque classe spéciale.

Dans le passé, les gouvernements canadiens se sont cru obligés de recourir au système des primes, pour favoriser et encourager l'immigration. On offrit des primes aux agents de compagnies de navigation pour assurer le recrutement d'immigrants dans les îles Britanniques. A cette époque la Nouvelle-Zélande, l'Australie, la République Argentine dépensaient des sommes très élevées pour maintenir un système d'assistance à l'immigration. Les colonies australiennes payaient en tout ou en bonne partie le transport des immigrants désirables. L'Argentine, le Chili, le Brésil utilisaient la même méthode. Les États-Unis exerçaient une immense attraction sur les populations. Les autorités canadiennes crurent trouver une bonne méthode dans l'assistance à l'immigration, au moyen de commission. Mais les représentants des Agences d'Immigration n'ont malheureusement aucun intérêt à s'occuper du caractère, de la moralité des immigrants, les agents qui reçoivent une commission doivent avoir pour souci naturel d'envoyer le plus grand nombre possible d'immigrants au Canada. Que leur importe le caractère ! Que leur importe la moralité de nos populations ! J'en suis convaincu, le Gouvernement abandonnera bientôt cette politique. A l'heure de la crise commerciale et monétaire, on redoute la suspension des primes à l'égard des immigrants, mais je crois que la crise commerciale a plutôt consolidé notre crédit commercial à l'égard des autres peuples.

Durant l'année fiscale 1906-1907 nous avons reçu 34,659 immigrants des États-Unis. Le montant payé en primes aux États-Unis ne s'est élevé qu'à \$4,743.00, et ces immigrants américains nous ont apporté une valeur de quarante millions de piastres. Durant les neuf mois de l'année fiscale 1906-1907, 235,328 immigrants sont entrés dans notre pays et nous avons accordé une prime pour 20,492 immigrants. Nous pourrions obtenir de bons résultats aux États-Unis, dans les Îles Britanniques, dans l'Europe continentale, sans

recourir au système des primes. En effet, les conditions économiques du Canada subissent d'heureuses modifications. Notre pays grandit merveilleusement au milieu des nations civilisées. Son nom est déjà très fameux dans plusieurs contrées et bientôt le Canada pourra rivaliser avec les États-Unis comme centre d'attraction pour les immigrants.

Dans tous les pays où nous étendons le champ de notre action agricole, commerciale et industrielle, nous devons avoir des agents d'immigration et des agents de commerce qui comprennent nos besoins et nos aspirations. Ces agents peuvent donner des conférences, des renseignements à toutes les classes de la société. Ils doivent être instruits, renseignés sur nos ressources, nos lois, nos conditions économiques. Ils doivent être honnêtes, progressifs, capables d'aider au développement de nos relations sociales, commerciales et industrielles. Un journaliste écrivait avec raison le 7 avril : " Une commission composée d'hommes renseignés sur la situation de notre commerce et qui irait s'instruire sur les marchés du monde des débouchés à faire à nos produits et des occasions offertes à nos importateurs, contribuerait à accroître rapidement et profitablement notre commerce extérieur, qui a déjà manifesté depuis quelques années une si prodigieuse force d'expansion. Elle activerait, à l'étranger, la demande pour nos marchandises, et en diffusant le connaissance de nos ressources naturelles, dirigerait incidemment vers nous un courant continu et abondant de capital nouveau et d'immigration éminemment désirable."

On peut aussi envoyer à l'étranger des délégués spéciaux—des immigrants qui ont réussi dans notre contrée. Sur le sol natal, ils raconteront leurs succès et formeront la meilleure classe de nos agents d'immigration. Attirons davantage les journalistes étrangers et les membres des Chambres de Commerce des États-Unis et de l'Europe. Ces distingués visiteurs admireront nos richesses naturelles, le diront à leurs compatriotes et nous recevrons de bons immigrants. Les expositions de nos produits dans les villes et villages deviennent aussi un facteur important dans le labeur de l'immigration.

Les populations des États-Unis et des îles Britanniques connaissent assez bien nos ressources et nos conditions économiques. Hier, la presse canadienne nous annonçait un grand mouvement d'immigration des États-Unis vers le



Canada. Les immigrants américains sont pour la plupart des fermiers jouissant d'une certaine aisance. Parmi ces immigrants nous comptons bon nombre de Canadiens. Les progrès réalisés dans notre agriculture entraînent vers le Canada, les Canadiens du Michigan, du Wisconsin, du Minnesota, du Dakota.

Les Canadiens-Français sont allés chercher aux États-Unis, cette vie industrielle intense dont jouissent nos voisins. La province de Québec, grâce à l'enseignement technique, au développement de ses richesses agricoles, forestières et minières est destinée à devenir un grand centre industriel. Le développement de nos industries favorisera spécialement l'œuvre du rapatriement. Dans cette masse humaine qui s'agite au sein des grandes cités américaines, dans cet immense creuset où se mélangent les races, les Canadiens-Français expatriés ont conservé les traits distinctifs de notre génie national. Leurs idées, leurs sentiments, leurs aspirations sont assez conformes à nos idées, à nos sentiments et à nos aspirations. Les Canadiens-Français rapatriés comptent au nombre de nos meilleurs immigrants.

Les économistes anglais font une sage observation à l'égard des immigrants des îles Britanniques qui se rendent au Canada. D'après Gerald Adams, nos agents d'immigration ne font pas un travail assez sérieux dans les districts ruraux de l'Angleterre. C'est là que l'on pourrait atteindre les cultivateurs anglais. Les expositions de nos produits dans les districts ruraux rendent les services les plus précieux. Le traité franco-canadien favorisera dans une certaine mesure, l'immigration française si nous savons profiter des avantages de cette convention commerciale : "C'est le devoir de la France d'aider ses fils lointains."

Si la faible natalité de la France lui interdit d'envoyer un grand nombre d'immigrants dans notre pays, si les conditions économiques lui permettent de garder ses fils, elle doit nous envoyer des capitaux afin de multiplier les affaires françaises surtout dans la province de Québec.

Nous devrions établir un consulat ou un commissariat en Belgique où nous pouvons recruter les meilleures classes d'immigrants agricoles. Cette suggestion pourrait peut-être attirer l'attention du Gouvernement.

Les connaissances sur nos ressources n'ont pas pénétré dans toutes les classes sociales de la Belgique. Sur cette terre

pour ainsi dire française nous pouvons recruter de bons immigrants agricoles, des garçons de ferme intelligents et des industriels doués d'une grande habilité. Ce système est peut-être dispendieux, mais il s'agit de rechercher la solution d'un problème national. La question sociale l'emporte sur la question matérielle.

M. Leroy-Beaulieu constate que le Canada est aujourd'hui le pays qui offre le plus d'attrait aux immigrants et se développe le plus vite au point de vue agricole surtout."

Après l'exposition de Liège, je lisais dans la Revue Economique et Internationale :

" L'exposition des produits canadiens nous révèle ou nous rappelle qu'il y a là, au nord de cet immense continent américain, des territoires abondamment pourvus de toutes les richesses de la nature, occupés par une population peu nombreuse, mais énergique, entreprenante, résolument décidée à faire fructifier, avec le concours étranger, des trésors enfermés dans le sol. Il y a là pour les pays à population trop dense de vastes débouchés, d'autant plus dignes d'attirer l'attention que le climat y est salubre et tempéré. L'étranger est étonné des réalités actuelles et des possibilités de l'avenir du Canada."

Nous pouvons lui démontrer nos progrès dans la transportation, dans la construction des voies ferrées, électriques, télégraphiques et téléphoniques, dans l'amélioration de nos voies fluviales, dans l'épargne, dans les industries agricoles, forestières et minières.

L'immensité et la fertilité des terrains agricoles, la richesse de nos forêts, la richesse de nos minéraux ; " le fer et le charbon surtout, qui sont les muscles et le sang de l'industrie moderne," le développement de nos industries, la jouissance de la liberté religieuse et politique, la grandeur de l'enseignement chrétien, les heureuses conditions économiques et sociales, l'harmonie subsistant entre l'Eglise et l'Etat, entre le capital et le travail, entre le patron et l'ouvrier, entraînent les populations vers le Canada.

On critique quelquefois avec amertume la loi réglementant l'immigration canadienne. Bien appliquée, notre législation concernant nos immigrants paraît répondre aux besoins économiques et sociaux de la nation. Elle renferme les dispositions nécessaires pour éloigner les mauvais immigrants.



L'examen médical devient de plus en plus en plus sérieux au moins à Québec. " D'après le rapport de M. Bryce (page 120) 1,422 immigrants furent détenus à l'hôpital de Québec durant l'année fiscale 1904-1905. Durant l'année fiscale 1906-1907, 523 immigrants seulement furent détenus à l'hôpital de Québec. L'examen dans les ports européens est plus sérieux et nous en bénéficions. Aux Etats-Unis on impose une pénalité de \$100 aux compagnies de navigation qui transportent volontairement ou sans inspection suffisante des personnes atteintes de tuberculose, d'épilepsie, de maladies contagieuses quand elles prennent place sur le navire." Il est quelquefois très difficile de se rendre compte parfaitement de l'état physique, mental et moral d'un immigrant lors de l'examen. Nous pouvons renvoyer les immigrants non recommandables.

Et puis le choix des immigrants ne peut se faire d'une façon judicieuse sans le secours d'une inspection médicale rigoureuse. Qu'est-ce que nous faisons sous ce rapport ? Le docteur J. D. Pagé, a pris charge de l'hôpital des immigrants à Québec en 1904. Avant cette date, il n'y avait pas de système scientifique d'inspection médicale. Bien que deux médecins fussent préposés à l'inspection, le Gouvernement n'avait pas de maison de détention pour les immigrants malades ou sujets à l'observation. Depuis, reconnaissant la nécessité d'une organisation médicale effective, on a ajouté aux fonctions de médecin de l'hôpital, l'office de médecin en chef du port de Québec. Le docteur Pagé a organisé sérieusement le service d'inspection médicale à Québec. Je suis en position d'affirmer que le bureau d'inspection médicale des immigrants à Québec, n'est pas inférieur à ceux que nous pouvons visiter dans les ports américains. Notre loi concernant les immigrants dit : " Il n'est permis de débarquer en Canada à nul immigrant qui est faible d'esprit, épileptique, dément." Ceux qui ont de l'expérience dans la pratique médicale savent combien il est quelquefois difficile de faire le diagnostic de l'épilepsie. Certains individus, conservant toute leur intelligence, ont rarement des crises épileptiques. On sait aussi combien il est difficile de reconnaître la tuberculose lors de sa première période. Le médecin est obligé de faire une auscultation prolongée et répétée, souvent il est obligé de recourir à plusieurs examens bactériologiques. Au sujet de l'aliénation mentale et de la criminalité, les hommes versés dans la science légale savent combien il est difficile dans un procès criminel de faire le diagnostic de l'état mental d'un accusé.

Sans doute il serait plus prudent de fermer les portes de notre jeune et entreprenant pays aux immigrants dont nous ne pouvons pas connaître les antécédents. Celui qui désire entrer dans notre pays devrait être porteur d'un certificat établissant qu'il n'a commis aucun crime impliquant turpitude morale. Ce certificat pourrait être décerné par le greffier d'un tribunal, par un magistrat intègre, ou un ministre des cultes. Là encore, nous pourrions redouter la substitution.

On loue souvent avec enthousiasme les lois restrictives des Etats-Unis à l'égard des immigrants. Il me paraît impossible de comparer nos conditions économiques avec celles de nos voisins. Notre immigration, au point de vue du caractère, de la moralité, ne me paraît pas inférieure à celle qui se rend aux Etats-Unis. Jadis les peuples forts, robustes du nord et de l'Ouest de l'Europe émigraient en grand nombre aux Etats-Unis. Depuis 1890, ces conditions se sont modifiées, et les immigrants des pays du Nord, c'est-à-dire les plus facilement assimilables ne dominent plus dans les statistiques de l'immigration américaine. Depuis 1890, les peuples du Sud et de l'Orient de l'Europe inondent les Etats-Unis. Comme le dit Leroy-Beaulieu : " L'énorme accroissement des immigrants tend à introduire des éléments beaucoup plus hétérogènes, plus difficiles à assimiler, plus pauvres, moins instruits, plus arriérés à tous les points de vues." Ainsi les Etats-Unis recevaient en 1907 :

Italiens.....	238,000
De la Russie.....	258,443
De l'Autriche-Hongrie.....	338,452

Remarquons que les Etats-Unis en 1907 recevaient seulement 56,637 immigrants de l'Angleterre.

C'est là un fait grave, dit Leroy-Beaulieu ; toutefois les éléments nouveaux qui arrivent ainsi depuis quelques années n'ont pas encore eu le temps d'exercer une influence sensible sur le peuple américain. Et la masse de celui-ci est maintenant si considérable qu'il n'en sera peut-être pas modifié bien profondément à l'avenir.

Nos immigrants viennent en grand nombre des Etats-Unis, de la Germanie, de la France, de la Belgique et des îles Britanniques.

Je ne désire pas critiquer avec trop d'amertume les immigrants qui nous viennent de la Russie, de l'Italie, de la Hongrie,



de l'Autriche et de la Roumanie, mais dans mon humble opinion, notre immigration est plus homogène ou aussi homogène que celle de nos voisins.

L'assimilation des races dans notre immense territoire et notre jeune pays est un problème social de la plus haute importance. Les Slaves orientaux et méridionaux comprennent lentement nos institutions et nos aspirations, mais les populations des Etats-Unis, des îles Britanniques, de la France et de la Belgique, jouissent dans la mère patrie du régime représentatif, comprennent vite le fonctionnement de nos institutions. Les populations anglaise et française retrouvent ici la langue toujours aimée. Ils l'entendent dans les temples, dans les palais de justice et dans le Parlement canadien.

Dans le grand labeur de l'immigration, je redoute l'amour du gain, la passion du pécule. Certains spéculateurs, désirant acquérir promptement une grande fortune, demandent naturellement d'ouvrir largement les portes du Canada à toutes les populations. Ces hommes exercent une influence néfaste dans notre société. Nous ne voulons pas recevoir ceux qui ne travailleraient pas au progrès de la nation.

Je lis dans la "Patrie" du 18 mars 1908 :

"Le département Fédéral de l'immigration a établi une règle nouvelle en vertu de laquelle, après le 15 avril prochain, les immigrants qui nous seront envoyés d'Angleterre par les sociétés philanthropiques, seront immédiatement déportés s'ils n'ont eu soin de se munir d'un certificat du bureau canadien d'immigration de Londres, attestant qu'ils pourront devenir des citoyens utiles."

Bien appliqué, ce règlement pourra détourner de notre pays des immigrants non recommandables. Les autorités affirment, par leur action, par une réglementation plus sévère, que nous avons reçu dans le passé des immigrants non désirables. La situation est même devenue si grave que le lieutenant-gouverneur de la province de Québec s'est cru en droit de prononcer les paroles suivantes : "L'accroissement de la criminalité dans certaines parties de la province, surtout celles où se porte particulièrement l'immigration, préoccupe vivement mon gouvernement et il est fermement résolu à ne rien négliger pour assurer la sécurité des personnes et de la propriété." Ces paroles alarmantes prononcées par un homme d'une grande expérience, par un ancien magistrat, doivent éveiller notre attention.

Le Canada possède d'immenses ressources. Les fils du sol et les immigrants de bonne mœurs, de bonne santé et parfaitement en état de pourvoir à leur propre subsistance peuvent subsister de nos richesses nationales.

Les nouvelles générations d'immigrants, devenant de plus en plus fortes, de plus en plus nombreuses, seront peut-être un jour les maîtresses du Canada.

Si nos immigrants s'inspirent des idées du christianisme, nous pourrons obtenir justice.

Nous méritons d'être respectés par les peuples qui viennent habiter le Canada.

En effet, nous avons toujours montré une grande générosité à l'égard des immigrants. En 1831, la législature du Bas-Canada proclamait l'émancipation de juifs en les admettant à l'égalité de tous les droits civils et politiques.

En 1847, des milliers et des milliers d'Irlandais, fuyant la famine qui sévissait en Irlande se portèrent vers le Canada. La maladie fit de nombreuses victimes. Les nôtres leur prodiguèrent tous les soins nécessaires. Ils sacrifièrent leur vie pour les sauver. Nous devons éprouver les mêmes sentiments, la même sympathie à l'égard des bons immigrants.

Mais, fallut-il pour cela retarder quelque peu le peuplement de nos vastes domaines colonisables, nous ne devons pas sacrifier la qualité du nombre des immigrants. Et si nous voulons bien rester maîtres chez nous, notre premier devoir est tout d'abord de voir à ce que notre hospitalité, pour être large et généreuse, ne devienne pas un moyen d'asservissement qui puisse un jour être dirigé contre les vieux éléments qui ont découvert et fait le pays.

**Dr. Eugene Paquet,**

*Député de l'Islet au  
parlement fédéral.*

“Québec, 8 janvier, 1908.



---

## Les Canadiens-Français de l'Etat de New York

---

*Discours prononcé à la convention franco-américaine d'Albany, N.Y., le 4 août 1884, par le Rev. F. X. Chagnon, curé de Champlain. Quelles sont les forces et quels sont les meilleurs moyens capables de procurer aux Canadiens-français de cet Etat la vitalité domestique, sociale et religieuse?*

J'assiste pour le 7ème fois aux Conventions Nationales de l'Etat de New York. C'est avec un sentiment difficile à exprimer que je vois cette présente réunion, nombreuse, et composée d'hommes honorables, instruits et remplis de patriotisme pour la grande cause que nous venons tous défendre ici. Le but de nos conventions, MM. les délégués, est grand, important, rempli de responsabilités. Les fondateurs ont dû s'imposer de grands sacrifices pour parvenir aux résultats bienfaisants que nous constatons aujourd'hui. Ils ont combattu les préjugés populaires; ils ont dû combattre également l'apathie d'un grand nombre, et donner une direction sage, religieuse et vraiment nationale à ces assemblées populaires.

C'est au prix de sacrifices de temps et d'argent qu'ils ont pris en mains les intérêts de leurs compatriotes émigrés. Mais, grâce à Dieu, la Providence divine qui conduit les mouvements des peuples, a béni leurs efforts. Tout n'est pas fait, MM. Au contraire, il nous reste une tâche encore bien lourde! Par nos conventions, nous avons bien fait pénétrer dans tous les centres canadiens de cet Etat, cette idée féconde: qu'ils nous faut rester canadiens-français, catholiques, tout en demeurant loyaux sujets américains. Mais, que deviendront ces nouvelles générations qui s'élèvent au milieu de nous? Ces enfants canadiens-français, issus de familles catholiques, conserveront-ils la Foi de leurs parents? Parleront-ils toujours la langue de leurs ancêtres? Voilà le

problème immense que nous avons à résoudre ! Voilà une question que nous devons étudier avec tout le respect et le patriotisme que nous pouvons trouver dans nos âmes !

La question est large, elle renferme en réalité, tout le programme national des Canadiens de ce pays. Je compte que je ne serai pas seul à la traiter. Je vois à mes côtés un bon nombre de compatriotes compétents ; je vois de vieux vétérans de nos conventions nationales. J'ai raison d'espérer qu'ils compléteront ce que je vais entreprendre. M. le Président, en préparant les considérations que je vais communiquer à cette assemblée, j'ai recueilli toutes les informations possibles sur la situation actuelle des Canadiens-français de l'Etat de New York. Je me suis posé une série de questions auxquelles je vais répondre brièvement, mais avec ordre et sincérité.

1. Quel est le nombre actuel des Canadiens-français, catholiques dans l'état de New York ?

2. Depuis quel temps cette immigration est-elle commencée ?

3. Quelles ont été, pour le plus grand nombre, les véritables raisons de cette immigration ?

4. Quelle est aujourd'hui la véritable situation matérielle, morale et religieuse des Canadiens-français de l'Etat ?

5. Quelles sont les forces et quels sont les moyens capables de procurer à ces compatriotes la vitalité domestique, sociale et religieuse.

Pour répondre convenablement à la première question, j'ai consulté les recensements officiels de la nation ; j'ai compilé les statistiques des divers rapports de la convention de Plattsburgh ; puis, j'ai consulté un bon nombre de prêtres, missionnaires qui ont le soin spirituel de nos compatriotes. Et voici ma réponse : l'état de New-York est divisé en soixante comtés, subdivisé en 1000 ou 1200 *towns*. Pour les fins religieuses, il y a six diocèses catholiques romains, renfermant 1 425,00 âmes, soumises à l'autorité religieuse de six évêques, un archevêque, un cardinal ; 1052 prêtres sont chargés de la desserte des missions. Sur ce nombre on compte aujourd'hui soixante-dix prêtres canadiens ou français qui s'occupent spécialement des Canadiens. Il y a sûrement de nos compatriotes dans tous les comtés et toutes les *towns* de l'Etat. Un nombre de sept ou huit milles sont dispersés dans les congrégations religieuses de nationalités différentes.



Suivant l'opinion de plusieurs membres éminents du clergé, il y a bien dix à douze mille canadiens ou descendants de parents canadiens qui ont abandonné leur Foi ou la pratique de toute religion. C'est une marge douloureuse que nous devons constater pour mieux exciter notre zèle au service de la grande cause que nous avons entreprise. Ce sont de malheureux enfants égarés que nous pouvons encore, pour un bon nombre, ramener au bercail par le ministère du missionnaire parlant leur langue. Tous les jours, nous avons la preuve que les premières autorités religieuses comprennent ce besoin.

Pour le moment, il faut le déclarer avec douleur : ces dix à douze mille brebis égarées ne sont plus des Canadiens-français, parlant la langue de leurs pères, et ils s'en font gloire pour leur plus grande honte ! Nous ne pouvons plus les représenter dans les assises de nos Conventions Nationales.

Voici les chiffres aussi exacts que possible que je sou mets avec confiance à la convention, comme représentant la véritable population canadienne française de l'état de New York.

En général je donne le nombre moindre de chaque centre.

*Familles. Ames.*

New York.....	800	5,500
Brooklyn.....	309	1,500
Albany.....	180	1,200
Troy-Est.....	400	2,500
Troy-Ouest.....	300	1,500
Cohoes.....	900	6,800
Glens Falls.....	300	1,500
Sandy Hill.....	150	1,000
Fort Edward, Fart Ann.....	100	500
Mechanicsville.....	100	500
Whitehall.....	200	1,200
Olnsteadville.....	100	500
Crown Point, Eliz. Town.....	150	800
Keeseville & Peru.....	350	1,800
Black Brooke, & Mis.....	300	1,500
Ausable Forks.....	150	100
Redford.....	600	3,500
Rogersfield.....	300	1,500
Dannemora.....	200	1,000

Coopersville.....	200	1,000
Rouses Point.....	100	500
Champlain.....	350	1,825
Cciota & West Chazy.....	300	1,509
Mooers Forks.....	350	1,750
Altona.....	300	1,500
Ellenburgh.....	250	1,200
Cherubusco.....	150	750
Malone.....	550	3,200
Titusville.....	75	300
Trout-River.....	150	750
Constable.....	100	500
Fort Covington.....	100	500
Massena et Mis.....	200	1,000
Postdam.....	100	500
Brushton.....	125	600
Brashers, Mis.....	100	500
Constableville.....	150	750
Ogdensburgh.....	500	2,500
Watertown.....	200	1,000
Clayton.....	200	1,000
Cap Vincent.....	100	500
Gouverneur.....	75	300
Baldwinsville.....	150	700
Onondaga.....	200	1,000
Oswego.....	400	2,000
Syracuse.....	300	1,500
Utica.....	150	750
Ballston.....	150	750
„ aterville.....	150	750
Rochester.....	300	1,500
Buffalo.....	400	2,000
Platteburgh.....	850	5,000
Total.....	13,745	74,285

Voilà, messieurs, le bilan de notre force numérique. C'est peu, me direz-vous, à côté des cinq millions d'âmes appartenant à d'autres nationalités. C'est peu, si nous laissons ces 75,000 descendants Canadiens-français s'assimiler à un peuple qui ne pourra jamais faire de nous que des citoyens médiocres ou nuisibles. Mais cette force sera



grande pour le bien, féconde pour les œuvres sociales et religieuses, si elle demeure fidèle à sa mission; elle sera puissante par sa multiplication, si nous savons nous approprier, les qualités énergiques du caractère saxon, et conserver toujours nos mœurs pures, et notre foi religieuse. Notre histoire nationale nous a glorieusement enseigné ce que 60,000 âmes, courageusement unies dans une même pensée de foi et de dévouement, pouvaient accomplir dans l'espace d'un siècle! Réunissons nos forces par l'union et le sacrifice. Emparons-nous de suite, car le temps presse, des meilleurs moyens de protection, et l'avenir redira dans cinquante ans, ce que 75,000 Canadiens-Français de l'état de NewYork ont fait depuis 1884.

Je passe à la deuxième question, M. le Président. L'émigration canadienne dans cet Etat est-elle bien ancienne?

C'est un fait historique, admis de tous, que les premiers missionnaires du Canada et les découvreurs français furent les premiers à parcourir le territoire de l'état de New York et y implanter la civilisation chrétienne. Nous avons des droits au sol que nous foulons, comme à la protection du drapeau étoilé! Il y a deux cent quarante ans, nous apprend, l'hon. F. Woods, un missionnaire français venait se réfugier à l'endroit précis où cette ville d'Albany est construite, et que l'on appelait alors Fort Orange. A la fondation de la première église catholique de cette ville nous voyions des Canadiens-Français agir comme vieux citoyens catholiques de ce pays. Pierre Morange est encore un Canadien-Français, marchand de grande réputation, et citoyen d'Albany, prenant une part active à la réception du général Lafayette. En 1609 le capitaine Samuel de Champlain découvrait le lac qui porte son nom, en même temps qu'il étudiait avec science un grand nombre de postes qui forment aujourd'hui le comté Clinton, le comté le plus canadien de tout l'Etat. Nous y sommes 22,000 âmes sur une population de 50,000.

C'est à l'époque malheureuse des troubles de 37-38, qu'une émigration plus forte, plus régulière forma les centres de New York cité, d'Oswego, de Fort Covington, de Massena, d'Ogdensburgh, de Champlain et de Plattsburgh. Un petit groupe d'Acadiens avait déjà formé une petite mission religieuse sur les bords de la rivière Chazy, que les pères jésuites du fort Laprairie visitaient annuellement.

Vers 1858 une autre émigration canadienne commença à se diriger vers Troy et Cohoes où elle forme aujourd'hui un élément qui est le cinquième de la population totale.

Plattsburgh, Ogdensburgh, Oswego, et les *towns* environnantes furent les principaux centres où se portèrent nos infortunés compatriotes, fuyant les forces et les tyrannies anglaises. Buffalo a également reçu une émigration canadienne très ancienne.

Maintenant, messieurs, vous dire que la plupart de nos compatriotes émigrés dans cet Etat avaient des motifs louables de le faire, c'est chose facile à démontrer.

Les premiers ne cherchaient qu'à découvrir de nouvelles terres afin d'ajouter de nouveaux fleurons à la couronne de France. Ils avaient pour compagnon le véritable soldat de la croix, le missionnaire Récolet ou Jésuite, et leurs courses et découvertes seront toujours les plus belles pages de l'histoire américaine. Parkman, malgré ses préjugés sectaires, rend cet hommage à nos pères premiers pionniers de cet Etat, qu'ils furent les vrais civilisateurs de l'Amérique.

Que penser, que dire de la conduite des victimes de 37 ! malgré l'erreur de leur noble et généreuse résistance ; est-il possible de ne pas bénir la Providence, qui a fourni un refuge assuré à ces pauvres familles canadiennes fuyant devant le feu, le fer et la proscription. Honneur ! reconnaissance à ce magnanime, Martin VanBuren, président alors de la nation américaine, qui offrit à nos malheureux proscrits, le sol, l'industrie et la protection d'un peuple généreux !

Ceux de nos frères qui vinrent chercher la rémunération du travail dans les usines de Troy et Cohoes, doivent leur abandon de la Patrie à l'incurie des gouvernements d'alors qui s'épuisaient dans des luttes stériles, au lieu de réunir leurs forces en faveur de la grande cause de la colonisation.

Sans doute, qu'il ne faut pas méconnaître que les vices de l'intempérance et du luxe ont chassé plus d'une famille canadienne de leurs fertiles terres pour en faire des esclaves du capitaliste américain ; mais en vérité, qu'avons-nous fait en Canada pour les retenir ? La presse d'alors, les orateurs publics, les gouvernements eux-mêmes, par leurs organes les plus autorisés, ne cessaient de jeter l'anathème à ces pauvres enfants de la Patrie qui ne fuyaient que devant la misère morale et matérielle. Ruinés par l'imprévoyance et le vice de son chef, combien de familles canadiennes n'ont-



elles pas quitté leur cher Canada en versant des larmes amères! Tout était prévu, déterminé dans les desseins de Dieu! La Providence divine à su tirer le bien du mal. Jetons un voile d'oubli sur ces causes diverses et parfois malheureuses qui nous ont conduit sur cette terre libre des Etats-Unis, et travaillons à l'unisson à sauver du naufrage ce que le Seigneur a toujours béni: notre foi, notre langue, expression fidèle de nos croyances, et nos bonnes mœurs!...

La situation présente des Canadiens-français de l'Etat de New-York n'est pas enviable sous plus d'un rapport. En général nous sommes dominés et souvent exploités par l'habile et puissant capitaliste. Si on excepte les comtés de Clinton, St-Lawrence, Lewis et Oswego, où nous trouvons un bon nombre de fermiers canadiens relativement à l'aise, la masse des autres centres n'est encore qu'une pauvre classe de travailleurs.

La moralité de ces populations est certainement supérieure à celle de toutes les autres nationalités. Le plus grand malheur de notre élément c'est le manque d'instruction, source multiple d'infériorité vis-à-vis la nation américaine. Les écoles publiques de ce pays, en outre de leurs dangers pour la morale et la Foi, sont aujourd'hui une faillite comme système d'enseignement, et notre population canadienne, plus que toutes les autres, a subi l'ignorance, source première de ses abaissements.

Notre situation religieuse s'est améliorée considérablement depuis dix ans. Nous avons soixante-dix prêtres missionnaires, canadiens, français ou belges qui ravivent la Foi de nos compatriotes, les organisent en congrégations, bâtissent des églises, et leur rendent l'instruction religieuse plus facile, plus attrayante en leur communiquant dans la belle langue française. Mais vingt-cinq missionnaires canadiens de plus trouveraient dans notre état un grand bien spirituel à faire. Il ne se passe pas un mois sans que nous saluions l'arrivée parmi nous, d'un confrère venu du Canada. Dans le mois prochain, Mgr. l'Evêque d'Ogdensburgh bénira trois jolies petites églises, destinées uniquement au service des Canadiens.

En général nos compatriotes aiment leur Eglise et s'attachent facilement à leurs prêtres. Ce qui les touche davantage, ce sont les cérémonies religieuses, comme on les faisait au Canada. Il y a des besoins bien grands que nos Sei-

gneurs les Evêques comprennent parfaitement, mais qu'ils ne peuvent pas toujours satisfaire ; mais à côté nous avons de belles espérances pour l'avenir, et des consolations actuelles.

Je m'aperçois MM., que j'ai déjà été long. Je ne ferai qu'indiquer nos forces et les moyens que nous devons prendre si nous voulons procurer une plus forte vitalité à l'élément canadien des Etats-Unis.

Nos forces, nous les trouverons d'abord dans "ce signe de la Foi catholique que l'Eglise a déposé sur nos fronts à notre entrée dans le monde, et dans cette belle langue française que nos ancêtres ont déposée sur nos lèvres." Soyons franchement chrétien et attachés à l'enseignement de l'Eglise de Dieu, et nous seront inébranlables comme le roc sur lequel repose cette Eglise divine ! Parlons français et toujours on nous distinguera honorablement parmi les autres nationalités !

Nous, Canadiens-français, catholiques, nous aurons la vitalité domestique en portant le respect le plus grand possible à ce contrat conjugal, institué par Dieu, surnaturalisé par Notre Seigneur Jésus-Christ, et devenu la base sacrée de tout bonheur domestique. Le divorce matrimonial a été inventé pour le malheur et le châtement domestique des peuples corrompus ! Il ne convient nulle part au peuple canadien. En garde donc, chers compatriotes, contre cette erreur funeste, sanctionnée par les lois de ce pays ! Le divorce est une peste qui apportera au sein de vos familles la désolation religieuse et sociale.

La vitalité domestique, nous la trouverons encore dans la pratique de l'économie, éloignant de nous les vers rongeurs du luxe et l'abrutissement de l'intempérance. Soyons prévoyants dans nos affaires de chaque jour ; ayons cette noble et légitime ambition de sortir de notre état d'infériorité. Et pourquoi pas, MM., n'avoir pas cette ambition ?

Nous avons l'intelligence, nous aimons le travail ; on nous reconnaît l'habileté dans toutes les industries ! D'où vient donc que nous ne pourrions pas parvenir, comme les représentants de tous les autres peuples, à commander le capital, à créer des établissements de commerce, à avoir notre part aux charges publiques ? Ah ! c'est que nous manquons souvent de cette noble fierté gauloise qui faisait dire à un roi de France cette belle parole devenu un axiome français : *tout est perdu fors l'honneur !*



Maintenant, comment aurons-nous la vitalité sociale? Par l'instruction générale de ces générations nombreuses qui s'élèvent dans nos familles canadiennes! C'est l'école française, anglaise, et catholique qu'il nous faut! Là, est tout le programme de notre amélioration sociale. Si nous ne mettons pas à cette question vitale, toute notre énergie et tout notre dévouement nous sommes perdus à la Foi et à tout espoir de progrès social! Cette vérité importante aujourd'hui elle est admise par tout Canadien digne de ce nom! Il faudrait tout un livre pour la développer convenablement. Prêchons la tous avec force. Dans une cause aussi sacrée, tout chrétien doit se faire apôtre! Un troisième moyen c'est de prendre une part plus active, plus consciencieuse, aux affaires publiques de notre patrie d'adoption. La naturalisation dans cet état n'est pas un besoin considérable, vu que le grand nombre des nôtres sont citoyens par naissance en droits acquis depuis longtemps. En 1880, dans le comté Clinton, il n'y avait que 700 électeurs étrangers sur 13,000.

Instruisons-nous bien sur la valeur des partis politiques qui se disputent le pouvoir dans ce pays. Lisons les journaux, préférablement ceux publiés aux Etats-Unis; formons, parmi nous, des sociétés de bienfaisance, nationales, des clubs d'amusements honnêtes. C'est par là que nous nous connaissons davantage, et que nous apprendrons combien il est nécessaire de nous protéger. Les écoles du soir sont possibles dans tous les villages, et si les travailleurs savaient s'en servir nous verrions bientôt un progrès social parmi eux.

Enfin MM., la vitalité religieuse, nous l'aurons toujours parmi les Canadiens émigrés tant que le bon prêtre canadien se trouvera au milieu d'eux, partageant leur vie, parlant leur langue, et les réchauffant sur le sein de leur mère divine, l'Eglise Catholique! Il y a cependant, des dangers bien grands à éviter. Les mariages mixtes, la lecture des mauvais journaux et des livres hérétiques, la fréquentation des églises protestantes et surtout mes chers amis, l'affiliation à ces sociétés ténébreuses où l'on attire un trop grand nombre hélas! de nos malheureux compatriotes. Défions-nous de cet étendard trompeur qu'on arbore sous nos yeux: on y inscrit "science et charité," et cependant c'est un signe de ralliement et de guerre contre les doctrines et les traditions de l'Eglise Catholique. Nous l'aurons cette vitalité religieuse en produisant des œuvres de charité. Nous l'aurons,

si nous sommes catholiques pratiquants, mais non des catholiques libéraux, prétendant élargir les dogmes de l'Eglise, et adoucir la sévérité de ses règles de morale. Ceux-là n'on jamais apporté aucune force à l'Eglise catholique ; au contraire, ils deviennent bientôt matérialistes, ils tombent rapidement dans cette infidélité religieuse que nous voyons régner au milieu de nous pour la perte de la nation américaine.

Voilà nos forces nationales ; voilà quelques-uns des dangers qui menacent notre existence comme Canadiens-français et catholiques.

Conservons notre Foi, notre langue, nos mœurs et nos belles traditions et l'avenir sera sûrement à nous.

**F. X. Chagnon,**

*Prêtre Mis.*



---

## Revue des faits et des œuvres

---

### La convention acadienne

La convention nationale des acadiens, cette autre branche de la famille française en Amérique, aura lieu les 19e et 20e jours du mois courant, à Saint-Basile de Madawaska. Tous nos vœux de succès, comme toutes nos sympathies sont d'avance acquis à ces patriotes qui vont discuter les intérêts religieux et nationaux de leur race, étudier les problèmes douloureux d'une situation religieuse imméritée qui attend toujours une solution dans le sens de la justice, prendre les mesures que nécessitent les besoins d'une lutte qui ne peut se terminer qu'avec le triomphe du droit, repasser un peu le chemin parcouru, faire le décompte des victoires et des défaites, puis déposer aux pieds de la patronne nationale les profonds espoirs de leur race. Cette convention acadienne, comme plusieurs autres qui l'ont précédée, n'obtiendra pas sans doute les résultats immédiats que plusieurs années de travaux et de souffrances ont déjà mérités à la petite nation acadienne. Pourtant, elle accomplira une œuvre féconde et belle parce qu'elle témoignera de la vie intense, du Catholicisme ardent, de ces preux qui ont survécu à la déportation, de cette race héroïque, qu'un poète a déjà couronnée dans sa sublime Evangeline.

Pendant un séjour que nous avons fait aux Etats-Unis nous avons eu le plaisir et l'honneur d'assister à une convention qui était tenue, cette année-là, à Waltham, Mass. Ce que nous avons vu à cette convention, ce que nous y avons entendu a laissé dans notre âme de canadien-français une impression que rien ne pourra effacer. Nous en avons rapporté la conviction qu'une race qui donne de telles preuves d'attachement à sa foi et à ses traditions a déjà prouvé ses droits à l'immortalité; et que si elle devait un jour menacer de disparaître, les peuples devraient s'entendre pour la sauver afin de sauver avec elle la pesée héroïque qui fait l'âme des petits peuples.

On a déjà, avec des intentions évidemment sympathiques, conseillé aux acadiens de se fusionner avec le groupe plus

considérable des canadiens-français. Ce conseil fut repoussé et peu s'en est fallu qu'il n'ait détruit à tout jamais la possibilité d'établir des relations plus étroites entre ces deux branches cousines de notre race. Même, pouvons-nous dire que le malentendu n'a pas duré et que nous nous entendons aujourd'hui comme nous devrions le faire? Il est sûr, dans tous les cas, que notre amitié y gagnerait à être plus chaude et plus confiante.

Après tout, ce que nous voulons, c'est le succès de notre famille française et catholique d'Amérique. Et notre succès ne sera que plus grand si nous le remportons en conservant chacun de notre côté le caractère distinctif de chacun des membres de notre famille; notre histoire n'en sera pas moins belle pour contenir dans des cadres voisins, mais séparés, les touchantes épopées des Plaines d'Abraham et de Grand-Pré.

Aussi, à la veille de cette convention que vont tenir nos frères acadiens, leur offrons-nous, à part nos félicitations pour le courage avec lequel ils savent vivre et grandir, les vœux ardents que nous formons pour que se lèvent sur leur groupes les jours de justice, de liberté, de grandeur et de paix qu'ils appellent de toutes leurs âmes, pour que se réalisent les espoirs de paix religieuse qu'ils conservent au même titre que leurs traditions ancestrales, pour qu'ils atteignent enfin ce port de bonheur vers lequel ils tendent toujours avec leur inébranlable foi, les yeux tournés vers cette étoile sublime dont l'emblème orne d'un point d'or les trois couleurs de leur drapeau.

Les travaux de la convention ont été partagés entre quatre commissions qui s'occuperont des sujets suivants:—1. Enseignement du français dans les écoles; 2. Agriculture et colonisation; 3. La presse acadienne; 4. Relations des acadiens des Provinces Maritimes, des Etats-Unis et de la Province de Québec.

Chaque paroisse acadienne (ou groupe d'Acadiens) est autorisée et priée d'envoyer quatre délégués spéciaux au Congrès; et chaque succursale de la Société Mutuelle l'Assomption, d'en envoyer deux.

Le Congrès s'ouvrira par le saint sacrifice de la messe; puis les commissions se mettront à l'œuvre, chacune séparément.

Il y aura, pour l'assemblée générale, des discours prononcés par les principaux orateurs de l'Acadie et du Canada, entre autres par M. Henri Bourassa, présentement en Europe.



**Vie Franco-Américaine.—L'hon. A. J. Pothier, de Woonsocket, R. I.**

Au banquet de la Chambre de Commerce Franco-Américaine donné à Boyden-Heights (Rhode-Island), l'honorable M. Aram-J. Pothier, ancien lieutenant-gouverneur, a prononcé un important discours.

On en lira avec intérêt et profit les principaux passages, que nous reproduisons ci-dessous, parce qu'ils donnent la note juste :

• “ Nous avons besoin, beaucoup besoin de ces réunions qui permettent aux éléments les plus sérieux de notre population de se rencontrer. Jusqu'ici le sentiment a gouverné, illusionné même, nos groupes.

“ Nous avons chanté sur tous les tons la note patriotique ; il le fallait et nous devons continuer la note patriotique vraie ; mais cette note ne suffit plus : il faut la discussion loyale des problèmes qui nous concernent particulièrement, et des problèmes politiques ou sociaux qui absorbent la pensée américaine.

“ Tout en restant attachées aux traditions nationales, il ne faut pas oublier que nous sommes Américains, que la patrie américaine est bien notre patrie et celle de nos descendants, que le civisme nous impose des obligations, qu'il faut bien remplir.

“ Il ne faut pas oublier que notre situation a changé depuis quarante ans : que de pauvres émigrés que nous étions alors, nous sommes devenus des propriétaires, que notre propriété paroissiale et autre se chiffre dans les millions, que nos groupes sont plus stables, plus considérés et que nous devons, à cause de ce progrès, entrer sérieusement dans la vie américaine, protéger nos intérêts tout en travaillant à la grandeur de la République.

“ La démocratie américaine repose sur l'ordre, et l'ordre découle des cœurs fiers et croyants. Un peuple qui travaille, qui croit et espère, est un peuple heureux et prospère. Travail et Foi ; n'est-ce point la devise des Canadiens-français, de cette race de pionniers qui, les premiers, creusèrent le sillon de la civilisation sur ce continent ? En restant fidèles à cette devise, ne comptons-nous pas parmi les citoyens les plus désirables de cette République de travailleurs, de cette République qui ne reconnaît d'autre aristocratie que celle du mérite par le travail ?

“ Honorons le travailleur, respectons le bras qui frappe l'enclume, mais encourageons davantage le cerveau organisateur qui dirigera ce bras et fera jaillir les étincelles du génie canadien. Tous les efforts des hommes d'affaires doivent tendre à l'organisation des forces réelles, mais incohérentes de notre race en Amérique.

“ Il faut d'abord savoir apprécier le talent, la capacité des nôtres dans toutes les sphères ou carrières et s'unir ensuite pour faire fructifier ce talent et cette capacité en leur apportant le secours de notre influence personnelle et de nos capitaux.

“ Nous avons l'éducation industrielle depuis 40 ans, et pour avoir des chefs d'industrie, il faut maintenant une concentration de capitaux. Les sommes considérables enfouies ou perdues dans les mines inconnues ou dans les spéculations hasardeuses du marché de Panurge, auraient suffi pour doter la Nouvelle-Angleterre d'industries profitables, dirigées par les nôtres.

“ Comment profiter de cette éducation ou expérience technique des nôtres, n'est-ce point là, messieurs des Chambres de Commerce franco-américaines de l'Est, un sujet qui mérite votre considération ?”

### **La fraternité latine—Le *Messageur* de S. Paulo, (Brésil).**

Le *Messageur* de S. Paulo (Bresil), journal français, grand format, célébrait, le 14 juillet, le neuvième anniversaire de sa fondation. Son numéro-anniversaire qui nous arrive avec sa toilette toute fraîche, première page aux trois couleurs françaises, est remplie des témoignages d'approbation et d'estime adressés d'un peu partout à son directeur, M. Hollender. Il suffit de lire ces billets de fête pour se convaincre que notre confrère ne se contente pas d'exercer autour de lui une influence marquée, mais qu'il a su, de plus, s'attirer de solides amitiés, ce dont nous le félicitons très sincèrement.

Nous sommes un lecteur assidu du *Messageur* qui, soit dit en passant, a fait à la “Revue Franco-Américaine” un accueil chaleureux pour lequel il voudra bien agréer nos sentiments de profonde gratitude. Sa lecture nous a fait deviner le rôle important, mais peu connu chez nous, joué par la presse de langue française sud-américaine; elle nous fait presque espérer la réalisation d'un des articles de notre pro-



gramme qui est de contribuer pour notre part à cette fraternité latine qui imprime à la civilisation de notre d'uble continent le caractère de son génie, et qui a promené le dévouement français de la Baie d'Hudson à la Nouvelle Orleans et aux états sud-Américains.

Pour le moment, qu'il nous suffise de joindre nos vœux à ceux qu'a déjà reçus, et en aussi grand nombre, au confrère lointain dont l'anniversaire nous réjouit autant qu'elle nous encourage à poursuivre l'œuvre que nous avons entreprise.

### **Mgr Scollard et les canadiens. français de son diocèse.**

Ceux qui ont cru que le choix de Mgr. Scollard, comme évêque du diocèse du Sault Ste-Marie, à peu près entièrement canadien-français, n'entraînerait pas des difficultés sérieuses viennent d'être cruellement désabusés. Un incident survenu à Blind River au sujet de la nomination d'un curé irlandais pour une paroisse en très grande majorité canadienne-française a mis à jour les premiers griefs. Le voile déchiré nous a laissé depuis voir d'autres misères, qu'une longue expérience nous permettait d'attendre pour les avoir rencontrées ailleurs, notamment aux Etats-Unis, dans des conditions à peu près semblables. C'est ainsi qu'un correspondant signe Alexis adressait, le 7 juillet dernier, le réflexions suivantes au journal le *Temps* d'Otawa :

"Dans une correspondance parue dans la *Presse* du 5 septembre 1907, en réponse à "Justus," Sa Grandeur Mgr. Scollard ; comme syndics, Mgr. Scollard ; comme secrétaire, çais de Warren étaient enchantés de leur curé irlandais, le Rév. M. Crawley.

"Or, si tel est le cas, Sa Grandeur, n'aura probablement aucune objection à répondre aux trois questions suivantes :

1er—Quel est le nom de l'individu qui, en "sous-main" fait, en ce moment, circuler une requête pour l'envoi de M. Legault, instituteur de l'école séparée de Warren ?

2e—Combien de Canadiens-français, dans la province de Warren, n'ont pas fait leurs pâques en 1908 ; et pourquoi ?

3e—Pourquoi le R. M. Crawley, qui parle très mal français, reste-t-il à la tête de la paroisse de Warren qui ne compte que dix familles irlandaises ?

" Passons maintenant à North Bay.

“ Dans la même correspondance, Monseigneur disait qu’il y avait deux classes de français dans l’école séparée de North Bay. Ici, j’aime mieux croire que Sa Grandeur s’est mal exprimée ou que la correspondance a été mal traduite en français, car tout le monde sait que la langue française est bannie de l’école de North Bay, qui a pour président Mgr. Scollard ; comme syndics, Mgr. Scollard ; comme serrétaire, Mgr. Scollard et comme trésorier, Mgr. Scollard !

La commission scolaire, qui se compose exclusivement de Mgr. Scollard ne veut pas permettre aux enfants canadiens-français d’apprendre le catéchisme dans leur propre langue. On leur impose le catéchisme anglais. Tout récemment, un brave père de famille a dû déchirer un catéchisme anglais qu’on avait imposé à son fils qui ne comprenait goutte de la langue anglaise.

“ Et l’on pourrait être assez naïf pour croire que Mgr. Scollard aime les Canadiens-français jusqu’au point de leur accorder ce que la justice la plus élémentaire—quand elle est exempte de préjugés—ne saurait refuser ?

“ L’ardeur de l’“irishification” de Mgr. Scollard ne s’arrête pas là. Supprimer le français dans l’église et dans l’école, voilà qui est autant de pris, mais il faut s’occuper d’autre chose. Monseigneur fait des efforts en ce moment pour qu’un compatriote, un Irlandais, soit nommé juge à Sudbury, pour le nouveau district judiciaire composé presque exclusivement de Canadiens-français. On voit le jeu d’ici. Il faut espérer que les hommes politiques d’Ottawa ouvriront les yeux à temps et qu’ils ne souffriront pas que l’on vienne perpétrer une monstrueuse injustice. Que l’on nomme un canadien-français comme juge à Sudbury et que le candidat de Mgr. Scollard aille à London, Ont., étudier le français du bi-lingues du Nouvel-Ontario.”

Nous avons pu constater nous-mêmes pendant notre séjour à Ottawa, l’exactitude de quelques-uns des faits cités par Alexis. Qu’il nous suffise pour le moment de citer l’article que le rédacteur du “Temps” a consacré à cette question et qu’il a publiée le même jour que la correspondance citée plus haut. Voici comment s’exprimait le “Temps” :

“ Mgr. Scollard, évêque du diocèse du Sault-Sainte-Marie, et curé de North-Bay, explique à sa façon, d’après le *Globe*, le *Canada* et le *Citizen*, l’incident malheureux de la célébration de la fête Saint-Jean-Baptiste à North Bay.



“ Le moins que nous puissions dire, après avoir puisé nos renseignements, à source absolument sûre, c’est qu’il joue sur les mots, ne dit pas toute la vérité, et emploie des expressions malheureuses et même blessantes à l’adresse des Canadiens-français de North Bay.

“ Dans sa lettre en réponse à la protestation des cent vingt Canadiens-français de North-Bay, l’évêque qualifie l’incident de “ malentendu trop insignifiant pour justifier la publicité qu’on lui a donnée.”

“ Comment! Mgr. Scollard aurait-il voulu que les Canadiens-français de North Bay eussent enduré l’insulte sans protester, et protester publiquement. Car c’est une insulte réelle qu’on leur a faite et non pas un simple malentendu qui a eu lieu.

“ Voici des faits qui contredisent les dires de Mgr. Scollard. Les Canadiens-français n’ont pas célébré leur fête le dimanche, et avaient préparé une belle messe en musique. Tout était réglé entre Sa Grandeur, son premier vicaire, qui est irlandais, et son deuxième vicaire qui est Canadiens-français.

“ Mais voici que pendant la semaine Sa Grandeur s’absente de North Bay. Le dimanche, 28, le chœur français se présente au jubé de l’orgue pour exécuter la messe qu’il avait préparée et les autres chants religieux de circonstance, mais il s’en voit refuser l’entrée par M. Hughes, le directeur du chœur ordinaire, qui dit n’avoir pas reçu d’ordres. Les Canadiens-français indignés sortent de l’église, et le vicaire irlandais monte en chaire et fait une sortie virulente contre les Canadiens-français qu’il qualifie d’ignorants et de malappris. Il s’en est fallu peu qu’il ne les ait traités de païens.

“ Mgr. Scollard a beau faire, il y a là plus qu’une rivalité entre deux chœurs ainsi qu’il le dit dans sa lettre au *Globe* et au *Canada*. Tout prouve qu’il y a de la part des Irlandais une grande inimitié à l’égard des Canadiens-français dans le diocèse de Mgr. Scollard, comme dans les autres diocèses d’Ontario ou les évêques sont irlandais. Tous sont animés du même esprit: la haine de la langue française et son écrasement, non seulement dans l’exercice du culte, mais dans les écoles. Les exemples foisonnent. Ici on persécute un instituteur français comme à Warren, d’où on veut le faire chasser; là on défend d’enseigner aux petits Canadiens le catéchisme en français; à Toronto, on défend aux élèves

françaises d'un couvent d'écrire à leurs parents en français ; et à Sturgeon-Falls, il ya deux ans, Mgr. Scollard lui-même a fait tout ce qu'il a pu pour empêcher l'établissement d'une école séparée bilingue par des sœurs parlant la langue française. Mais les Canadiens-français de Sturgeon-Falls ont résisté, persisté, et ont gagné leur point.

“ La même lutte va se répéter à North-Bay où les Canadiens-français ont décidé d'établir une école séparée bilingue. Mgr. Scollard a commencé par vouloir les décourager. Il leur a dit qu'ils ne pourraient pas trouver les institutrices munies des certificats nécessaires, que le gouvernement ne voyait pas d'un bon œil l'établissement de ces sortes d'écoles où l'enseignement se donnait surtout en français, etc. Mais les Canadiens-français de North-Bay se sont adressés à la Supérieure des filles de la Sagesse, qui dirige l'école des Canadiens-français à Sturgeon Falls, et celle-ci a fait répondre qu'elle pourrait fournir tous les sujets qualifiés dont on aurait besoin, pourvu que l'évêque ne fasse pas d'objection à l'établissement de l'école.

“ Les choses en sont là, et si nous avions un avis à donner à nos compatriotes, c'est celui de tenir ferme, et ils réussiraient à gagner leur point. D'ailleurs, il n'y a pas que des Sœurs, obligées de se soumettre aux volontés de l'évêque du diocèse pour enseigner dans les écoles bi-lingues d'Ontario ; il y a des institutrices laïques qui possèdent toutes les qualités et tous les certificats voulus. M. le curé Desjardins de Sudbury, a bien su en trouver pour les écoles de cette paroisse.

“ De tous ces faits et incidents qui se passent depuis quelques années dans le nord d'Ontario, il ressort évidemment que la lutte est engagée pour la prédominance dans cette partie du pays entre l'élément canadien-français et l'élément irlandais catholique. Celui-ci est infiniment moins nombreux, mais beaucoup plus agressif et haineux de tout ce qui sent le français. A nos compatriotes de résister paisiblement mais fermement. A eux de maintenir en fondant des écoles et des églises où l'on parle la langue française, les positions défensives qu'ils occupent déjà, et par de nouveaux efforts en gagner de nouvelles.

“ De leur fermeté à défendre leur langue dépendra leur influence auprès des gouvernements et dans l'administration du pays.”

Les deux articles qui précèdent demandent des commen-



taires que nous devons forcément renvoyer à un autre numéro de la Revue et qui seront alors faits sous la signature de notre directeur. Ce qui précède suffirait pour nous faire croire que le Sault-Ste-Marie est situé sur quelque point de la Nouvelle Angleterre où les mêmes luttes soulevées pour les mêmes causes tiennent depuis 50 ans nos compatriotes Franco-Américains en proie à des misères sans nombre. Il n'y aurait que quelques noms à changer pour se retrouver en face de l'irlando-saxonisme de Hartford ou de Portland.

Il faudra évidemment revenir là-dessus et nous y reviendrons

### **A propos d'immigration française**

Nous empruntons à la *Vérité*, de Québec, l'extrait suivant d'une lettre publiée par le correspondant canadien de *l'Univers*, de Paris. Il s'agit de l'immigration française au Canada.

“ Que la plupart de ceux qui se résignent à quitter la vieille France, dit-il, se dirigent vers la nouvelle, au lieu d'aller porter leurs pénates dans l'Amérique espagnole. C'est volontiers mon vœu. Mais les Canadiens verraient-ils de bon œil une immigration française un peu considérable? Je ne le crois pas. Rappelons-nous que la Nouvelle-France est en réalité l'ancienne France, qu'elle a échappé aux bouleversements de 89, qu'elle est demeurée attachée à l'idéal des saint Louis et des Louis XIV.

“ Le clergé qui l'a façonnée, a voulu en faire une petite nation catholique et française au milieu du grand Tout anglo-saxon. C'est pour ne pas manquer ce but qu'il a refusé l'annexion aux Etats Unis à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'il a lutté sans merci contre l'Angleterre pour la conservation de ses institutions, de ses écoles, de sa langue. Or ce peuple, conservé dans le giron de l'Eglise au prix de tant de sacrifices et de combats, faudra-t-il qu'il vint en contact avec les fils de Voltaire, avec cette France issue de la Révolution, la France des Combes, des Clémenceau, des insulteur du Pape? Faudrait-il qu'on apprît maintenant au Canada à vénérer les Renan et les Berthelot?

“ Sans doute, le clergé sait fort bien que tous les Français ne sont pas des impies; qu'il peut lui venir d'excellents Bretons, d'excellents Normands, comme il lui en est venu

dans le passé. Mais on ne peut demander une profession de foi à chaque nouvel immigrant. Une immigration considérable amènerait très probablement un lot de mécréants ! Ensuite les Combes et les Clémenceau ont réussi à donner un si mauvais renom à la France auprès de l'étranger ! Même les bons Français sont soupçonnés d'être infectés, sans qu'ils s'en doutent, du microbe révolutionnaire. Ajoutez que bon nombre de Canadiens, surtout dans les sphères gouvernementales et les classes instruites, ne répugnent pas tellement à certaines idées anticléricales.

“ Un afflux d'immigrants Français menacerait de faire progresser l'esprit d'insubordination, peut-être l'esprit de scepticisme et d'incrédulité, sinon de haine à l'Eglise.

“ Pour toutes ces raisons, et d'autres, que je ne puis développer ici, ma conviction est que les immigrants français, inspireraient de la défiance dans la province de Québec, et auraient beaucoup de déboires. Ils seraient peut-être mieux dans l'Ouest, où ils pourraient former des groupements homogènes, quelque chose comme des paroisses ou des communes. Mais réussiraient-ils ? ”

### **Le troisième centenaire de Québec**

Il faudra assez de temps pour tirer les conclusions qui se dégagent des manifestations qui viennent d'avoir lieu à Québec. Deux questions se posent à celui qui a suivi de près l'organisation des fêtes ou qui a pu coudoyer les personnages qui ont été mêlés à l'engrenage officiel. Le troisième centenaire a-t-il été la démonstration impérialiste voulue par Lord Grey ? Les Canadiens-français ont-ils réussi à sauver, à travers les étreintes du protocole, le caractère dont ils voulaient orner l'hommage préparé à la mémoire du fondateur de Québec ?

Au fond, des deux côtés, on a raison de se déclarer satisfait. Et le journaliste anglais qui a dit que deux fêtes avaient été célébrées simultanément à Québec est bien près d'avoir donné la note juste. D'ailleurs, il fallait s'attendre un peu à cela. Les uns ont glorifié Champlain et les héros Canadien-français tandis que les autres, dans les discours officiels, ont proclamé la naissance du “ Greater Empire. ” Comme question de fait, le troisième centenaire a laissé tout le monde ce qu'il était, les Canadiens-anglais plus anglais, les Canadiens-



français plus français, tous plus canadiens, si c'est possible, mais personnes plus impérialiste qu'il n'était auparavant.

Nous parlons en général, car il y a bien eu quelques exceptions qu'il faut chercher parmi ceux qui, occupant des postes plus en vue, ont cru qu'ils devaient faire preuve d'une condescendance voisine de la faiblesse. C'est ainsi que certains personnages qui n'ont pas trouvé un bout de ruban ou de drapeau pour décorer leurs maisons aux fêtes pourtant bien nationales de Mgr. de Laval, ont fait beaucoup de frais de décorations pour l'inauguration des Champs de Batailles. Mais ce sont là des questions de détail sur lesquelles nous reviendrons.

**Léon Kemner.**

---

## Vieux articles et vieux ouvrages

---

**Pages Oubliées.**—Voici quelques pages délicieuses, choisies dans l'œuvre d'Armand Silvestre, et qui mettent en lumière ses qualités de conteur et de poète :

### LE CLAVECIN

Je le revois encore dans le grand salon de Grandbourg, en l'hospitalière maison où je passais mes vacances d'écolier, d'où l'on descendait jusqu'à la Seine, en face de Soisy-sous-Etioles, par un long jardin en pente, aux charmilles parallèles au fleuve, savamment étagées par un élève de Le Nôtre, une grotte ici toute nacrée intérieurement de coquillages, un belvédère là aux vitraux de couleur interrompant seulement la belle harmonie des parterres, paradis automnal où je volais des raisins aux treilles, où la petite Eve brune qu'était déjà ma cousine Marthe m'attendait déjà sous les pommiers.

Je le revois faisant, près d'une large fenêtre aux rideaux à ramages d'un ton délicieusement fané, si bien partie du mobilier vieillot dont des housses cachaient, par endroits, la ruine, étoffes usées aux coins dans des ossatures dédorées, le clavecin qu'on n'avait pas ouvert depuis que notre grand'tante Paule était morte, le clavecin dont les notes aigrettes perlaient péniblement sous les doigts maigres et blancs, veinés de bleu jusqu'aux ongles, de la chère trépassée, quand de Lulli ou de Rameau elle réveillait les cadences douces et surannées, rythmant son propre rêve au caprice de sa mémoire, l'oreille tendue à sa propre musique comme si le souffle des anciens aveux y passait encore, adorable vraiment la petite vieille dont les yeux se rallumaient et qui, vaguement, souriait à d'invisibles images, comme si des absents chers étaient accourus pour la venir entendre.

Quand on l'avait emportée, à travers le grand jardin, jusqu'à la porte cochère tendue de noir, il nous avait semblé, à Marthe et à moi, que le clavecin avait gémi tout seul,



très faiblement, sous la psalmodie traînarde des chantes. Et, depuis, nous n'avions plus osé y toucher, bien qu'on nous le défendit.

\* \* \*

Mais, ce jour-là, nous étions en veine de profanations. On nous avait punis tous les deux et laissés seuls, à la maison, pendant que le reste de ses hôtes était parti, en deux carrosses pleins jusqu'aux garde-crottes pour la fête d'Essonnes, fort réputée, en ce tempslà, pour son commerce de pain d'épice. Rien ne nous était plus sacré, après un châtiment qui nous paraissait démesuré, sinon injuste, et nous sentions, contre une société qui nous traitait ainsi, un levain d'amertume monter en nous, qui se devait traduire par quelque acte franchement insurrectionnel.

Livrés à nous-mêmes, dans le grand logis vide,—car les domestiques eux-mêmes étaient de la partie,—nous n'avions que l'embarras du choix. C'est sur le clavecin que se porta notre besoin de sacrilège. Après en avoir découvert les touches jaunes et grises, et branlotantes comme des dents d'aïeule, les sons qu'en tiraient nos quatre mains étant à peine assez intenses pour effaroucher une souris, nous soulevâmes le dessus de l'instrument pour le rendre plus sonore, mettant à nu les cordes dont quelques-unes, tout à fait détendues, cinglaient les autres quand leur tour venait de vibrer. Et nous n'avions de témoins à cette mauvaise action que les petits amours joufflus dont les parties planes du vieil instrument étaient ornées, peints autrefois par quelque disciple obscur de Boucher.

\* \* \*

La large fenêtre, aux rideaux à ramages d'un ton délicieusement fané, était grande ouverte auprès de nous, donnant sur un énorme massif de pivoines déjà défléuries. Comment un rouge-gorge—ce sont de si familiers oiseaux—la traversa-t-il? A la poursuite de quelque insecte, sans doute; mais nous faisant une peur terrible et pleine d'instinctifs remords, il entra dans le salon et se mit à voleter aux murailles, affolé et froissant aux tentures ses jolies ailes grises, sans retrouver son chemin. Nous n'avions, ni l'un ni l'autre, Marthe et moi, la cruauté ordinaire aux enfants, et on nous avait appris à aimer les bêtes. L'idée ne nous vint donc pas

de faire captif l'oiseau éperdu, mais de l'aider à recouvrer sa liberté.

Malheureusement de plus en plus effarouché, il se cognait maintenant au plafond ou se pendait aux rideaux, haletant, les petites flammes de son gosier palpitant comme celle d'un flambeau au vent du soir. Marthe eut l'idée qu'il le fallait délicatement saisir dans un filet à papillon, dont le tissu léger ne lui pouvait faire aucun mal, et de l'emporter ensuite dans le jardin où le grand air ouvrirait bientôt ses ailes lassées. Et, tous les deux, nous courûmes dans le vestibule pour chercher le filet. Mais, quand nous revînmes, le rouge-gorge, sans doute mieux avisé quand nous l'eûmes débarrassé de notre présence, était certainement parti par la croisée toujours grande ouverte, car dans aucun angle de la muraille, dans le pli d'aucun rideau nous ne le pûmes découvrir.

\* \* \*

Et ayant refermé la fenêtre, cette fois-là, afin que la tentation ne le prit pas de revenir, nous allions nous remettre au clavecin, quand le roulement de deux carrosses bondés sur la route, nous avertit que les amateurs de la fête d'Essonne allaient rentrer. Brusquement nous recouvrîmes les touches jaunes et grises du vieil instrument et nous rabatîmes le dessus, avec un petit nuage de poussière semblant l'haleine des petits amours joufflus que ce mouvement insolite avait essoufflés. Il était temps.

Le salon était plein, un instant après, de toilettes poudreuses, affalées sur les housses des fauteuils, d'une gaieté évidemment destinée à augmenter notre regret, et d'une odeur de pain d'épice qui nous donnait faim. Il était tard, d'ailleurs, déjà. Le soleil, incendiant les vitres de la large fenêtre, se couchait derrière Draveil, traînant de grands fils d'or rouge sur la Seine, où des chalands aux cabines fleuries descendaient lentement dans une buée rose.

Or, cette nuit-là ; je ne dormis pas. Ma cousine Marthe m'avait fait de la peine en me quittant. J'en étais déjà très amoureux et il ne m'en fallait pas beaucoup, d'elle, pour me faire souffrir. Peut-être avait-elle retiré trop tôt sa petite main de la mienne, ou le bonsoir qu'elle m'avait dit avait-il eu moins de tendresse qu'à l'accoutumée : enfin, j'étais très malheureux.



Le sommeil fuyant mes paupières, je quittai ma chambre sans faire de bruit, et, nu-pieds, je descendis dans le grand salon, sans flambeau, sachant qu'à cette heure, il était largement illuminé par la lune. Celle-ci, en effet, y tendait comme une grande nappe blanche sur le parquet,—telle une fée pour le repas mystérieux des Elfes qui rouvrent les corolles close des volubilis pour y boire. Et des rayons perdus, comme des flèches d'argent, se piquaient, çà et là, dans les rideaux, aux angles des meubles usés, des lueurs plus attendries, plus vivantes semblant courir sur le clavecin.

Mais, à peine entré, une émotion effroyable, inattendue, tenant autant de la peur que de la surprise, me prit à la gorge, pendant que le poids de mes cheveux semblait s'alléger au-dessus de mon front. Le clavecin jouait : il jouait tout seul ! Un air, non. Mais beaucoup d'airs qui semblaient se croiser et s'interrompre les uns les autres, les cordes gémissant dans toutes leur longueur sous un glissement subtil, un bruit étranger à celui des cordes, un frôlement douloureux et saccadé contre le bois accompagnant les égratignures de cuivre, tous ces sons se mêlant, se renflant, s'amointrissant suivant des harmonies bizarres, en une mélodie etoujours commencée, toujours interrompue, comme on en entend dans les rêves qui vous angoissent.

\* \* \*

J'étais bien sûr que ma cousine Marthe et moi nous avions fermé le piano. Si quelqu'un en eût joué, d'ailleurs, je l'eusse aperçu dans cette obscure clarté qui venait de la lune. L'ombre de la tante Paule,—nous nous imaginons les ombres transparentes dans la nuit — me hantait. Nous l'avions peut-être gravement offensée, la bonne petite vieille, en touchant à son clavecin !

Parfois, cette musique étrange se taisait, et j'en éprouvais comme un soulagement. Mais je n'osais m'en aller. Je voulais être sûr qu'elle était bien finie et ne recommençait pas. Mais elle recommençait avec des strideurs plus éperdues, avec des caresses plus douloureuses sur le bois et un grincement plus aigu des cordes. Et je restais toujours là. Et ce fut seulement au matin, quand, dans le grand salon, les tentures se rosèrent doucement, le réveil semblant monter, des eaux de la Seine, sur l'onde tremblante des vapeurs

que le clavecin se tut, si longtemps que je me sentis délivré du charme.

Quand je contai, le lendemain, la chose à ma cousine Marthe, elle se signa et jugea, comme moi, qu'elle était grave et que nous ferions bien de nous confesser quand le curé d'Evry viendrait déjeuner à la maison. Or, il vint le jour même, et pour une demande qui, vraiment, touchait à la fatalité. L'harmonium de sa petite église étant en réparations, il venait voir si le vieux clavecin de notre grand'tante Paule ne pourrait servir à accompagner les vêpres du lendemain, qui était jour férié. Marthe et moi, nous nous regardions avec stupeur.

Comme on lui faisait observer, tout en lui accordant de grand cœur, que l'instrument était en bien mauvais état, le bonhomme demanda la permission de l'ouvrir pour juger lui-même de l'état des cordes. A peine l'eût-il fait, qu'il poussa un cri d'étonnement.

—Venez voir ! fit-il.

Sur les cordes, étendu, un petit oiseau mort, aux ailes convulsées, aux pattes raidies, gisait... Marthe et moi nous comprenions seuls. Nous avions enfermé le malheureux rouge-gorge dans le clavecin où il s'était abattu pendant que nous cherchions un filet à papillons. C'était son agonie dans ce cercueil sonore que j'avais entendue toute la nuit !

Quand, après l'avoir retiré on posa le petit cadavre sur le rebord de la large fenêtre où le vent souffla, inutile, dans ses ailes inertes, je ne sais pas... mais il nous sembla, à Marthe et à moi, que notre grand'tante Paule mourait une seconde fois et que d'invisibles prêtres chantaient dans le grand jardin.



---

## Prise de voile

---

Dans la paisible rue où je passe souvent  
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,  
Je vis, avec fracas, s'arrêter des carrosses.  
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,  
Une rose à l'oreille ; et les laquais poudrés  
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,  
Se tenaient à côtés des portières ouvertes,  
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,  
Des femmes au regard de glace, au front hautain.

Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,  
Des vieillards abritant de lévites fourrées.  
Leurs poitrines de croix et d'ordres chamarrées,  
Des prélats violets, un cardinal romain,  
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain.  
Tous ces patriciens, aux grand airs durs et roides,  
Se firent sur le seuil des politesses froides,  
Puis, après maint salut se cédant le pas.  
Entrèrent dans l'église en mettant chapeau bas.  
Et, lorsque fut enfin la foule disparue  
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue  
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,  
En écoutant causer deux drôles galonnés,  
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.

Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,  
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum,  
Qui réunissent là tout ce monde importun !  
Que t'apporte-t-il donc ? Une pitié banale.  
Lorsque offrant à Jésus ton âme virginale,  
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,  
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs,  
Lorsque tu jureras, d'une voix frémissante,  
D'être pauvre toujours, chaste, humble, obéissante,  
Que tu sentiras un frisson dans tes os

Au froid contact, au bruit sinistre des ciseaux  
 Coupant brutalement tes boucles parfumées,  
 Que se passera-t-il dans les âmes gourmées  
 De ces heureux du jour, de tous ces contentés,  
 Qui, jusqu'aux pieds de Dieu, traînent leurs vanités?  
 De quel enseignement sera ton sacrifice?  
 L'un à quelque folie et l'autre à quelque vice  
 Retourneront sans doute au sortir de ce lieu,  
 Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu.  
 Ce soir, lorsque, ayant bu jusqu'au fond le calice,  
 Lasse d'être à genoux, saignant sous ton cilice,  
 Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,  
 Tu frémiras, craignant un jour de succomber  
 Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues,  
 Ces hommes replongés déjà dans leurs intrigues,  
 Ces femmes se parant pour un plaisir nouveau,  
 T'oublieront dans ton cloître ainsi qu'en un tombeau!

Mais j'ai tort, ô ma sœur! mon âme peu chrétienne  
 Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.  
 C'est parce que le monde est justement ainsi  
 Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.  
 Pour tout le mal commis par les hommes impies,  
 Tu t'offres en victime innocente et l'expies.  
 Dans la triste balance, au dernier jugement,  
 Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,  
 Pour voir se relever le plateau des scandales,  
 Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.  
 Tu vas veiller, jeûner, languir, mais tu le veux.  
 Dans toute leur rigueur accomplis donc tes vœux.  
 Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,  
 Ma pauvre sœur! Pour tous les tyrans sois esclave;  
 Sois chaste, ô sainte enfant pour, tous les corrompus.

**François Coppé.**

*(Récits et élégies)*



---

## Quarante minutes de Retard

---

En gare des Aubrais, vers six heures du soir, en été. Sur le quai, une dizaine de personnes attendent. Un employé passe et dit à haute voix : "Le train de Paris a quarante minutes de retard." Les voyageurs se dispersent alors avec ennui. Deux dames, qui se dirigent chacune de son côté vers la salle d'attente, arrivent ensemble à la porte. Elles se regardent ; l'une s'écrie : "Jeannette !" l'autre répond : "Noémi". Et, après une seconde d'hésitation, elles tombent dans les bras l'une de l'autre.

NOEMI.—Comment ! c'est toi ?

JEANNETTE.—Oui. Je ne crois pas encore que ce soit nous ! J'ai besoin de m'y faire.

NOEMI.—Est-ce que tu me trouves changée ?

JEANNETTE.—Je te trouve tout de même. Et toi ?

NOEMI.—Moi, je t'aurais reconnue à cinquante pas. Oh ! crois-tu ? Ce hasard

JEANNETTE.—En effet ! Ah, méchante fille !

NOEMI.—Pourquoi me dis-tu ça ?

JEANNETTE.—Tu le demandes ? Toi qui devais m'écrire !

Tous les mois

NOEMI.—Eh bien, et toi ? Toutes les semaines ! L'as-tu fait ?

JEANNETTE.—Oui. Trois semaines.

NOEMI.—Et après.

JEANNETTE.—Ah dame ! Après ? Mais moi, tu sais qu'écrire ça n'a jamais été mon fort. Toi, au contraire, tu adorais faire les lettres. Aussi, tu es bien plus coupable !

NOEMI.—Enfin, laissons ça. Te voilà donc !

JEANNETTE.—Nous voici, dans cette gare, après..... combien déjà ?

NOEMI.—Attends que je calcule. Tu avais, toi, à la fin de ta classe supérieure ?....

JEANNETTE.—Seize ans et demi. Et toi dix-sept.

NOEMI.—Nous avons quitté le couvent ensemble. ça nous fait... dix-sept... vingt-sept... trente-sept... et puis... ça nous fait..

JEANNETTE.—Vingt-quatre ans, ma chérie  
 NOEMI.—Vingt-quatre ans ! Oui. Mais alors tu en as quarante ?

JEANNETTE.—Et toi quarante et un, ma bonne petite.

NOEMI.—Comme c'est arrivé vite !

JEANNETTE.—Très vite. Plus que le rapide de Paris.

NOEMI.—Nous sommes deux presque vieilles dames.

JEANNETTE.—J'en ai peur. Qu'es-tu devenue ?

NOEMI.—Tu ne le sais pas ?

JEANNETTE... Mais non ! Et toi aussi, tu n'es pas au courant de mes affaires, j'en suis sûre ? Nous nous sommes quittées en nous jurant de nous écrire, de ne jamais nous perdre de vue... Et puis... rien. Personne n'a donné signe de vie.

NOEMI.—C'est vrai. Eh bien, je suis mariée.

JEANNETTE.—Moi aussi. As-tu des enfants ?

NOEMI.—Une fille.

JEANNETTE.—Moi, un garçon. Je devrais avoir aussi une fille... Je l'ai perdue.

NOEMI.—Pauvre amie Comment t'appelles-tu ?

JEANNETTE.—Madame Leroux. Et toi ?

NOEMI.—Comtesse de Précý. Où demeures-tu ?

JEANNETTE.—Impasse des Jacobins.

NOEMI.—Où prends-tu ça ? Du côté de Passy ?

JEANNETTE.—C'est à Angers.

NOEMI.—Tu n'habites pas Paris ?

JEANNETTE.—Non. Ça t'étonne ?

NOEMI.—Que fait donc monsieur Leroux ? C'est le préfet ? Tu es la préfète ?

JEANNETTE.—Non. Il est professeur de rhétorique au lycée d'Angers, monsieur Leroux.

NOEMI.—Tu m'en diras tant !

JEANNETTE.—Toi, tu habites Paris, alors ?

NOEMI.—Six mois seulement, Cours-la-Reine. Le reste du temps à Précý, la terre de ma belle-mère, dans l'Orne. Ou bien nous nous offrons un voyage. L'année dernière, nous avons fait le Monténégro. Très curieux. Je te le conseille, quand tu auras un moment de libre ?

JEANNETTE.—Tu ne te moques pas de moi ?

NOEMI.—Oh, Jeannette !

JEANNETTE.—Je croyais. Le Monténégro ! Ah, Seigneur ! Nous avons bien d'autres choses à penser.

NOEMI.—Tu n'es pas heureuse ?



JEANNETTE.—Moi ! Très heureuse.

NOEMI.—Même à Angers ?

JEANNETTE.—Même. Tu n'aimes pas la province, je vois ?

NOEMI.—Si. Pendant l'été, en passant. Mais j'aurais trouvé assez naturel que tu ne fusses pas heureuse à Angers. On a déjà tant de mal à l'être à Paris !

JEANNETTE.—Ça ne dépend pas de l'endroit qu'on habite, va.

NOEMI.—De quoi donc ?

JEANNETTE.—Du mari qu'on a.

NOEMI.—Alors, toi, c'est la perle ?

JEANNETTE.—Ne plaisante pas. C'est le meilleur des hommes.

NOEMI.—Tant que ça ?

JEANNETTE.—Oui.

NOEMI.—Tu l'aimes ?

JEANNETTE.—Je l'adore.

NOEMI.—Allons ! (*Elle pousse un soupir.*) C'est très beau.

JEANNETTE.—Pourquoi soupire-tu ? Quel drôle d'air tu as ! Est-ce que toi ? . .

NOEMI.—Oh, moi, je n'ai pas lieu de me plaindre. J'ai épousé le fiancé de mes rêves de jeune fille. Aussi, le mari que j'ai, je ne l'ai pas volé.

JEANNETTE.—Il est—Il n'est. . pas gentil pour toi ?

NOEMI.—Ni gentil ni laid.

JEANNETTE.—Comment ?

NOEMI.—Il n'est rien. Il n'est pas là. Il est sorti. Toujours dehors, au cercle, aux courses, en voyage, à bicyclette, à cheval. . C'est un homme, à toute minute du jour, qui vient de partir on qui va rentrer. Je suis la femme d'un absent.

JEANNETTE.—Suis-le.

NOEMI.—Il n'aime pas ça. Il m'a déclaré : " Je me suis marié pour être seul."

JEANNETTE.—Comme tu dois t'ennuyer !

NOEMI.—Plus maintenant. En tous cas, moins. Beaucoup moins.

JEANNETTE.—Avec quel ton tu dis ça ! Tu m'inquiètes et tu me fais de la peine !

NOEMI.—Il n'y a pas de quoi. Ma vie est manquée, voilà tout. Parlons de la tienne. Raconte-moi. Quel est ton genre d'existence ?

JEANNETTE.—Oh ! bien simple.

NOEMI.—Quelles sont vos distractions, à Angers ?

JEANNETTE.—Nos travaux.

NOEMI.—Mais en dehors du travail ?

JEANNETTE.—Il ne nous reste guère de loisir. Tu n'imagines point ce que c'est qu'une classe, et une rhétorique ! à bien faire, quand on prend son métier à cœur, comme Henri ! C'est bien absorbant, va.

NOEMI.—Continue.

JEANNETTE.—Les leçons, les devoirs à corriger. la préparation des textes. J'ai beau l'aider un peu.

NOEMI.—Tu l'aides ?

JEANNETTE.—Oh ! si ça peut s'appeler aider !. C'est-à-dire que je corrige la composition des élèves. Pas toutes. Il y en a qui sont trop fortes pour moi.

NOEMI.—Vous faites ça le soir ?

JEANNETTE.—Généralement, oui, après le dîner. On allume la petite lampe.

NOEMI.—Une fois que tu as couché l'enfant ?.. Je vois ça d'ici.

JEANNETTE.—Oh ! Il se couche bien tout seul. Gaston a seize ans.

NOEMI.—Seize ans ! Déjà ! Tu as un fils de seize ans !

JEANNETTE.—Mais dame ! Tu nous vois donc toujours au couvent des Anges ? Et ta fille, quel âge a-t-elle ?

NOEMI.—Douze ans et demi. Elle est venue un peu tard. Elle ne pouvait pas se décider.

JEANNETTE.—Elle te donne de la satisfaction ?

NOEMI.—Oh, t'es mignonne ! charmante !

JEANNETTE.—Comment l'as-tu appelée ?

NOEMI.—Madeleine. Raconte-moi donc encore. Alors vous corrigez les devoirs des élèves, sous l'abat-jour, à côté l'un de l'autre ?

JEANNETTE.—Oui. On maque les barbarismes au crayon rouge. Ou bien Henri me fait la lecture.

NOEMI.—Des romans qui viennent de paraître ?

JEANNETTE.—Non. Il n'aime pas beaucoup ça. Moi je n'en suis pas folle. Il me lit de l'histoire. Du Michelet. Tu connais ?

NOEMI.—J'ai parcouru... un peu. Un jour, aux bains de mer, dans la bibliothèque de l'hôtel, il y avait un tome dépareillé. C'est très fort ; et, dis-moi, les vacances ?..

JEANNETTE.—Nous voyageons.

NOEMI.—A la bonne heure ! As-tu été en Espagne ?



JEANNETTE.—Non. Nous ne quittons pas la France.

NOEMI.—C'est ce que tu appelles voyager ?

JEANNETTE.—Tout de même. L'an passé nous avons été au mont St-Michel. Tu connais.

NOEMI.—Non. Mais je connais les Baléares, la Suède, le . .

JEANNETTE.—Et puis, quelquefois l'été, quand il ne fait pas trop chaud, nous allons à Paris, comme des étrangers. Henri me promène dans les vieux quartiers,—il sait beaucoup,—nous retrouvons les dernières traces du passé. C'est bien intéressant ! Et puis, ça fo me l'esp it de Gaston. Il adore son père, cet enfant !

NOEMI.—Pourquoi n'est-il pas avec toi ?

JEANNETTE.—Il est interne à Paris.

NOEMI.—Tu t'en es séparée ? Depuis quand ?

JEANNETTE.—L'année dernière. Henri l'a voulu. Pour qu'il fit une bonne rhétorique et une solide philosophie. Là-bas, au lycée d'Angers, avec le nom de son père, il était trop gâté. Tandis qu'à Paris, à Louis-le-Grand, il n'est plus un privilégié : c'est un élève comme tout le monde. Oh ! ça nous a été très dur ! Et à lui aussi. Mais il le fallait.

NOEMI.—Qui est-ce qui le promène, ce grand garçon, les jours de congé ?

JEANNETTE.—Nous avons de vieux amis dans l'Université.

NOEMI.—Oui, mais en dehors de l'Université, veux-tu que j'aille le voir et que je m'en occupe un peu ?

JEANNETTE.—Tu es trop bonne.

NOEMI.—Ca me fera plaisir. Tu dis qu'il est gentil ?

JEANNETTE.—La perfection. Une âme charmante.

NOEMI.—Eh bien alors, c'est un bonheur ! Je te ferai connaître mon petit Madelon aussi. Tu verras quelle brave petite nature de femme ça promet. Oh ! elle ne tient pas de son père, celle-là ! Ma bonne chérie ! Si tu savais comme je suis contente de t'avoir retrouvée !

JEANNETTE.—Moi aussi, va !

NOEMI.—Il me semble que c'est une nouvelle période dans ma vie, comme si notre vieille amitié de petites filles allait reprendre et recommencer pour ne plus jamais cesser, ni s'interrompre.

JEANNETTE.—Ah ! je le veux bien ! Te rappelles-tu les Saints-Anges ?

NOEMI.—Oui.

JEANNETTE.—La cour du cloître avec son beau cèdre, les pots de fleurs des repositoires . .

NOEMI.—La classe de couture ?

JEANNETTE.—La maîtresse de solfège et de chant sacré ?

NOEMI.—La mère générale, si âgée qu'elle avait l'air d'une vieille fée en cornette, et qu'on allait la voir dans sa chambre parce qu'elle ne bougeait plus de son fauteuil ?

JEANNETTE.—Oui ! Et toutes nos anciennes amies ?

NOEMI.—Les deux petites sœurs de la Guadeloupe, qui étaient si jolies ?

JEANNETTE.—Rose et Bertha ? Après toi, c'étaient celles que j'aimais le mieux. Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues,

NOEMI.—Il y avait aussi une petite fille . .

JEANNETTE.—Oui. Enfin, tout ça est bien loin !

NOEMI.—Et bien près aussi. Je n'ai qu'à descendre dans mon cœur, les jours de tristesse, pour retrouver tout comme autrefois. Je ferme les yeux, je me retiens de vivre et j'y suis. Je revois la couleur spéciale du ciel entrevu, le matin, par les vasistas du dortoir, le soleil qui venait quotidiennement, à la même heure caresser, la statue de la Vierge, dans sa niche étoilée d'or. Je me rappelle le bruit de mes pas le long des corridors frais, le silence éternel de toute la grande maison à de certaines heures ! Tout au plus, par-ci par-là, entendait-on la petite gamme lointaine d'une classe de piano . . un coup de cloche, ou le soupir d'un harmonium.

JEANNETTE.—Oh ! oui.

NOEMI.—Est-ce qu'il ne t'est pas arrivé, dans ce temps-là, quand tu étais seule et que tu traversais une des cours désertes, ou un des parloirs vides . . de t'arrêter, toute frissonnante et saisie, émue, sans savoir pourquoi, et d'écouter, dans l'attente, comme s'il allait tout à coup se passer quelque chose ? Quoi ? On n'en sait rien. Mais, dans ces minutes-là, on vit doublement, on éprouve des émotions instinctives, délicates et profondes. J'y ai réfléchi depuis. Je crois bien qu'à ces minutes, c'est notre âme d'enfant qui se dégage et se révèle à nous-mêmes. Il nous passe une étincelle divine.

JEANNETTE.—J'ai senti cela. Et souvent ! Et je vais plus loin que toi. J'ai eu alors la perception mystérieuse et instantanée, moi, que je me regretterais plus tard telle que j'étais à cette seconde. J'avais beau dire et penser sérieusement que ça n'était pas bien gai d'être au couvent, et rêver ardemment d'en sortir . . et pleurer parfois la nuit dans mon lit . . Ça ne fait rien . . J'ai senti maintes fois, mieux que cela,



j'ai su, à n'en pas douter, su de source certaine que jamais quoi que pût me donner plus tard la vie pour de bon, je ne serais aussi pleinement, aussi parfaitement heureuse qu'à cet âge. Et, depuis, j'ai vu que je ne me trompais pas.

NOEMI.—Pourtant, tu viens de me dire ?..

JEANNETTE.—Je ne me plains pas, sans doute ! Je suis aussi heureuse qu'on peut l'être. Grand Dieu ! Mais ce n'est plus ça ! J'ai à vivre à présent. Quand nous étions petites, il semblait qu'on vécut pour nous. C'était nos parents qui s'occupaient de ça. Nous, nous avions rien à faire : qu'à rire, à avoir de bonnes joues et être "la première," s'il y avait moyen. Pas de soucis, pas de chagrins, pas de responsabilités, même pas de deuils. Car, par une grâce merveilleuse, les morts, même de nos plus proches parents, glissent sur nos fronts et nos cœurs, et nous n'en perdons pas une minute de récréation. Ah ! qui me rendra donc l'âme que j'avais de huit à douze ans ! Où est-elle allée ? C'est pourtant la même que j'ai, et c'en est une autre. Et, cependant, je le répète, je bénis Dieu, je suis aussi heureuse qu'une honnête femme peut l'être ici-bas.

NOEMI.—Alois, qu'est-ce que tu dirais.. ?

JEANNETTE.—Si j'étais à ta place ?

NOEMI.—Oui.

JEANNETTE.—Ma pauvre mignonne, va ! Embrasse-moi. Je devine bien des choses. Console-toi avec ta fille.. Pense à bien la manier su tout.

NOEMI.—C'est cela qui me préoccupe..

JEANNETTE.—Fais attention. Dans ton monde, c'est dangereux..

NOEMI.—Aussi, j'ai là-dessus une ferme volonté.. Mademoiselle n'épousera que celui que je lui choisirai.. Ça ne sera pas un monsieur dans le genre de ceux qui m'ont fait rêver.. Je lui voudrais un honnête et loyal garçon, qui ne fût pas Parisien, ou le moins possible.. dans le genre de ce que sera ton garçon.. Mais j'y songe ! S'il tient vraiment ce qu'il promet d'être..

JEANNETTE.—Il le tiendra, sois-en sûre.

NOEMI.—Me le donnes-tu ?

JEANNETTE.—Pour ta fille ?

NOEMI.—Oui.

JEANNETTE.—Nous avons le temps d'y songer. Tu es bien toujours la même ! Ardente et emportée.

NOEMI.—Me le donnes-tu ? Réponds.

JEANNETTE.—Tu es très riche.

NOEMI.—Et toi ?

JEANNETTE.—Pas du tout.

NOEMI.—Tant mieux pour ton fils, alors. Il fait un beau rêve.

JEANNETTE.—Et toi, qu'est-ce que tu fais, en ce cas ?

NOEMI.—Le bonheur de ma fille. Ça vaut bien un peu d'argent. Voilà qui est entendu.

JEANNETTE, *qui ne peut s'empêcher de sourire*.—Tu vas, tu vas ! . .

NOEMI.—Me refuses-tu ? Ah ! prends garde !

JEANNETTE.—Non. Mais . .

NOEMI.—Quand tu auras vu Madelon, tu en raffoleras. Aussitôt de retour à Paris, je vais conquérir ton fils, il devient l'enfant de la maison . . et je l'élève en serre chaude pour ma fillette. (*Sifflet.*) Tiens. Je crois que voilà mon train. Tu ne le prends pas ?

JEANNETTE.—Non, je viens de Paris. Je vais à Orléans, voir une vieille tante.

NOEMI.—Alors on t'écrit : Madame Leroux, impasse des Jacobins, Angers ?

JEANNETTE.—Parfaitement. Et toi ?

NOEMI.—Soixante-sept, Cours-la-Reine. Embrasse-moi, chérie. Que je t'aime ! Cette causerie m'a fait du bien. Rappele-toi ce que je te prédis ! Nos enfants s'épouseront.

JEANNETTE.—Nous en reparlons. En tous cas, à bientôt. J'irai te voir à mon prochain voyage.

NOEMI.—Avec ton mari ?

JEANNETTE.—Bien entendu.

L'EMPLOYÉ.—Prenez garde, mesdames. Un peu en arrière s'il vous plait ?

NOEMI.—Ils s'épouseront. D'ailleurs, c'est mon idée.

JEANNETTE.—Mais . . et ton mari ?

NOEMI.—Il faudra bien qu'il en passe par où je veux.

JEANNETTE.—Pourtant . .

NOEMI.—C'est moi qui ai la fortune.

L'EMPLOYÉ.—Les voyageurs pour Paris ! en voiture !

JEANNETTE.—Au revoir !

NOEMI.—Au revoir !

HENRI LAVÉDAN,

*de l'Académie française.*



---

## Laquelle des Deux ?

---

(Saynète pour la Sainte-Catherine)

LOUISE, 26 ans.

ANNETTE, 17 ans.

Louise est entrée sans bruit dans la chambre d'Annette, et elle s'arrête, interdite, en voyant sa sœur en larmes.

LOUISE.—Quest-ce que tu as ? Pourquoi pleures-tu ?

ANNETTE, *très ennuyée d'être surprise*.—Ça n'est rien.

Là, c'est fini.

LOUISE.—Dis-moi pourquoi tu pleures, mon chéri ?

ANNETTE.—Je ne sais pas. C'est...nerveux. C'est le temps.

LOUISE.—Allons donc ! Je vais te le dire, moi. C'est pour hier.

ANNETTE.—Hier ?

LOUISE.—Ne cherche pas à me tromper. C'est à cause de la réponse que papa et maman ont donnée hier à...

ANNETTE, *avec précipitation*.—A ce jeune homme ? Mais non... jamais de la vie.

LOUISE.—Parfaitement si...à M. Paul Raynaud, qui t'avait demandée.

ANNETTE.—Je te jure...

LOUISE.—Ne jure donc pas. C'est bien inutile de feindre avec moi, va, avec ta grande sœur. Ai-je deviné juste ?

ANNETTE, *avec effort, et bas*.—Oui, je l'aurais parié (*La prenant par le cou.*) Embrasse vite, et plus fort que ça. C'est absolument bête et nigaud, tu sais, de te faire du chagrin pour des machines pareilles, pour un petit monsieur...

ANNETTE.—Un mari !

LOUISE.—La belle histoire ! Un mari de perdu, dix de retrouvés.

ANNETTE.—Pas tant que ça ! Tu es bonne, toi, tu en parles à ton aise !

LOUISE.—Que veux-tu dire ?

ANNETTE.—Rien. Sinon que je commence à en avoir

assez... (*Sa voix tremble.*) Je suis humiliée. (*Elle pleure.*)

LOUISE.—Qu'est-ce qui t'humilie?

ANNETTE.—Cela, tiens! D'être toujours demandée et jamais accordée. On finit par le savoir dans le monde... partout, à Paris, et même en province... et ça me fait du tort; on n'y comprend rien, on se dit: "Qu'est-ce qu'il y a? Quelque chose d'énorme, évidemment." On croit peut-être que j'ai des infir... des infirmités cachées! (*Elle pleure.*)

LOUISE, *la câlinant.*—Es-tu sotte, mon gros chat! Toujours demandée... Et tu te plains! Qu'est-ce que tu dirais donc si tu étais à ma place, moi qu'on ne demande jamais, qui passe inaperçue, comme si je n'existais pas? Hein? Tu ne trouves rien à répondre?

ANNETTE.—Je pleurerais dix fois plus si j'étais toi, voilà tout!

LOUISE.—Ça m'avancerait bien! Crois-tu que c'est ça qui me ferait monter plus tôt à l'autel? Allons, ne te tracasse pas, et essuie tes yeux. D'ici très peu de temps—re-tiens ce que je te dis—tout ça va changer.

ANNETTE, *incrédule.*—Oh!

LOUISE.—Il n'y a pas de oh! Ça va changer, parce que j'ai pris un grand parti. Quand je suis entrée tout à l'heure dans ta chambre, je venais justement pour te l'annoncer. Es-tu plus calme?

ANNETTE.—Oui, mais je ne devine pas.

LOUISE.—Ecoute. Je t'aime de tout mon cœur, tu le sais?

ANNETTE.—Et moi, donc!

LOUISE.—Tu es bien sûre que je ne suis pas jalouse de ma petite Nette? Tout ce qui t'arrive d'heureux, même si c'est un peu à mes dépens, ah! Seigneur! j'en suis plus contente encore que si ça m'arrivait à moi!

ANNETTE.—Tu es bonne.

LOUISE.—Je ne suis pas bonne, tu m'ennuies. Eh bien! malgré ça, j'ai remarqué, depuis quelques années, une chose qui me vexé beaucoup... Oh! mais beaucoup... C'est qu'on te demande toujours en mariage, toi, mâtime, et jamais moi. On t'a demandé onze fois depuis deux ans et demi.

ANNETTE.—Toi aussi, sois juste?



LOUISE.—Une fois, moi, M. de Châteaublanc, qui avait soixante ans... et qui boitait.

ANNETTE.—Mais très riche ! Aussi riche au moins, à lui tout seul, que mes onze à moi réunis !

LOUISE.—C'est vrai ; il faut bien avoir quelque chose. Enfin, ça n'est pas à comparer avec toi. Tous les jeunes, tous ceux qui étaient bien, qui m'aurait plu à moi, c'est toi qu'ils demandaient. Toujours Annette. Jamais ce paquet de Louise.

ANNETTE.—Tu me fais de la peine.

LOUISE.—Tais-toi, mignon. Chaque fois, ça s'est passé avec père et mère de la même façon.—“Madame, monsieur, disait le jeune homme ému (ou la personne respectable qu'il avait envoyée à sa place), j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille.—Louise ? lançait maman qui a une si grande envie de me caser.—Non, Annette, répondait le jeune homme ému (ou la personne respectable),—Alors, n'allons pas plus loin, monsieur, déclarait papa. Vous n'êtes pas le premier qui demandiez Annette ; mais c'est une décision irrévocable chez nous de ne pas marier la cadette avant l'aînée. Quand Louise sera établie, nous verrons. D'ici là, nous avons le regret...” Et le jeune homme ému (ou la personne respectable) partait navré. Dans les premiers temps, je n'y faisais pas trop attention. Je me disais : “C'est un hasard. Mon tour va venir. Un de ces quatre matins, j'aurai ma série, moi aussi.” Et puis, je t'en moque, les mois passaient ; elle n'arrivait jamais, ma série ; c'était la tienne qui grossissait... Annette... Annette... Ils voulaient tous Annette. Tu comprends qu'à moins d'être bouchée, dame ! j'ai fini par m'en apercevoir... et par comprendre...

ANNETTE.—Et tu m'en veux ?

LOUISE, *pince-sans rire*.—A mort !

ANNETTE, *alarmée*.—Ce n'est pas de ma faute, je te jure. Je n'ai jamais rien fait pour...

LOUISE, *avec élan*.—Oh ! non bijou ! Mais je le sais bien ! T'en vouloir ! Ah ! là là ! Seulement, j'ai été forcée de m'avouer que je ne plaisais pas. C'est embêtant, c'est le comble du déshonneur... tout ce que tu voudras. Mais c'est comme ça. Au bal, “ils” ne m'invitent jamais.

ANNETTE.—Ils font bien mieux que ça !

LOUISE.—Oui, oh ! je sais. “Ils causent” les valse avec moi, au lieu de les danser. Si tu t'imagines que je suis

dupe? A notre époque, vois-tu, quand les messieurs préfèrent la conversation d'une jeune fille au plaisir de la tenir dans leurs bras, c'est pas bien bon signe pour elle! Bref, voilà ce que je me suis dit: "Pourquoi père et mère s'obstinent-ils à refuser Annette à tous ceux qui la leur demandent?"—Parce qu'ils pensent que ça me ferait du tort si Annette se mariait avant moi, et que j'aurais encore plus de mal, ensuite, à "trouver," Est-ce ça?

ANNETTE.—Quand ce serait, ils ont bien raison. Tu es l'aînée. C'est toi qu'on doit épouser d'abord.

LOUISE.—Oui. Mais à une condition: c'est que je plaise. Or, je déplaïs.

ANNETTE.—Peux-tu dire?...

LOUISE.—Je déplaïs, puisqu'on me laisse pour compte, et que je suis déjà à la fin de ma vingt-sixième année!

ANNETTE.—Aux derniers les bons!

LOUISE.—Non. Je ne m'illusionne pas. Aussi, le seul moyen d'en sortir, ai-je pensé, c'est de ne pas me marier. Là j'y suis désormais résolue.

ANNETTE.—Toi?

LOUISE.—Mon Dieu, oui. A quoi bon m'entêter? Je me sens l'étoffe d'une vieille fille. Tout à l'heure, après le dîner, je vais annoncer la chose à papa et à maman. Ils insisteront un peu, par affection, par politesse, parce qu'ils m'aiment bien dans le fond; mais, en eux-mêmes, ils m'approuveront, et d'ici une semaine au plus, nos amis, nos relations, tout le monde saura que Louise Durocher a renoncé à être une dame.

ANNETTE.—Tu es folle... Je suis suffoquée!

LOUISE.—Alors ma petite... alors, les onze jeunes gens qui dépérissent depuis deux ans qu'ils ont été si mal reçus (sans parler du douzième d'hier, de ce Paul Raynaud, qui ne t'est pas indifférent, si j'en crois mon petit doigt de grande sœur), avant quinze jours ils vont rappliquer tous à la maison pour te redemander. Tu n'auras plus que l'embarras du choix, et père et mère seront forcés de te lâcher. Voilà, mon chou. Tu vois que tu étais une petite cruche de pleurer? Eh bien! tu n'ouvre pas la bouche? Tu ne m'embrasse pas? A quoi penses-tu?

ANNETTE, *très émue* —Je pense.. je pense que c'est tellement beau... tellement sublime et gentil...

LOUISE.—Vas-tu recommencer à faire l'oie?



ANNETTE.—...Que je ne le veux pas. Non, je n'accepte pas que tu te sacrifies ainsi pour moi.

LOUISE.—Mais je ne me sacrifie pas!

ANNETTE.—Je serais une misérable si je te laissais.

LOUISE.—Zut! Bonsoir. (*Fausse sortie.*)

ANNETTE.—Ne t'en va pas.

LOUISE.—Alors, cesse de dire des bêtises.

ANNETTE.—Je ne suis pas si gamine que tu penses, va, Louison! Je suis capable, moi aussi, de bien des choses!

LOUISE.—Mais j'en suis sûre, mon poulet. Je connais ton cœur. Si tu étais à ma place, je paries que tu agirais de même.

ANNETTE.—Oui. Oh! certainement.

LOUISE.—Tu vois bien? C'est si naturel! Je suis un obstacle, un empêtro. Je suis laide, et tu es jolie...

ANNETTE.—Pas vrai. Tu as des cheveux superbes, et le coiffeur t'en a offert deux cent francs.

LOUISE.—Je suis vieille et tu es jeune.

ANNETTE.—Je te rattrapperai bien vite.

LOUISE.—Tu as cinquante mille francs de plus que moi, de notre oncle André... Enfin, tu as tout et moi rien.

ANNETTE.—Je proteste.

LOUISE.—Rien... ou pas grand'chose. A quoi bon te barrer la route? Ce que je fais est tout simple, et il n'y a même pas à me remercier. N'en parlons plus.

ANNETTE.—Si, parlons-en. Et sais-tu la vérité? Veux-tu la savoir? S'il y en a une de nous deux qui doit se sacrifier... eh bien! c'est moi!

LOUISE.—Allons, bon!

ANNETTE, *exaltée*.—Oui, moi!

LOUISE.—Voilà une autre affaire, à présent!

ANNETTE.—Mais, dame! vois: puisque c'est toujours moi qu'on demande et jamais toi, c'est donc ma présence seule qui est cause de tout le mal. Je t'éclipse, je te porte ombrage...

LOUISE.—Tu es folle!

ANNETTE.—Si je disais, moi, de mon côté, que je refuse de me marier, que je veux rester fille, ça remettrait tout en place, et ils seraient bien forcés, eux, là, les douze qui soupirent, de se rabattre alors sur toi...

LOUISE.—Ou sur une autre. Ah! ma pauvre petite naïve!

ANNETTE.—Naïve ou non, je n'en démords plus. C'est moi qui tiens à ne pas me marier. Est-ce clair?

LOUISE.—Non, c'est moi l'ainée.

ANNETTE.—Moi, la cadette.

LOUISE.—Écoute, veux-tu? Nous allons tirer à pile ou face?

ANNETTE.—Oh! non! Ce n'est pas le sort et le hasard qui doivent régler des choses aussi graves.

LOUISE.—Le sort et le hasard, c'est le bon Dieu! La Providence peut aussi bien nous éclairer avec un petit sou. *(Elle a sorti un sou de sa poche.)*

ANNETTE.—Tu as raison. Pile, c'est moi qui doit rester fille.

LOUISE.—Par conséquent, moi, c'est face. *(Elle s'apprête à lancer le sou.)*

ANNETTE.—Attends! *(Elle fait un signe de croix.)*  
Va! *(Le sou est lancé.)*

LOUISE, *qui a vu la première.*—Face! J'ai gagné. Je ne me marierai jamais!

ANNETTE, *triste.*—Oh; ma pauvre petite. *(Elle a les larmes aux yeux.)*

LOUISE, *fébrile, l'embrassant avec un peu trop de nervosité.*—Mais ris donc Nette; c'est la première fois que j'ai de la chance!

HENRI LAVÉDAN,  
*de l'Académie française.*



---

## L'idée de Mlle Jeanne

PAR S. BOUCHERIT

(Suite)

Le peintre, sans calculer que c'était peut-être là pour Pierre un sujet bien élevé, se laissa entraîner un jour à parler de l'art tel qu'il le comprenait, reproducteur fidèle de la nature, mais sachant y mettre ce reflet de pensées supérieures qui constitue l'idéal et que le talent le plus exercé ne peut trouver, s'il n'a pas sa source dans l'âme.

—Mais, dit-il en s'interrompant tout à coup en riant, de de quoi m'avisé-je de te parler là, petit Pierre ! C'est affaire à nous autres, les barbouilleurs de toiles, de connaître ces impressions et d'éprouver cette sensation du beau suprême qui vient de la compréhension complète de l'œuvre de Dieu.

—Vous croyez que je ne vous comprends pas, répliqua Pierre, très grave. C'est vrai, je ne sais pas bien parler, je ne sais pas dire ce que je sens. Mais je sens tout de même, allez ! Ça bouillonne en dedans de moi comme l'eau dans la machine à vapeur de l'usine. Des fois, je pleure tout seul de ne pas pouvoir dire, même à Mlle Jeanne... ce que j'ai en moi, ça me brûle ; mais tout de même c'est très doux et ça me fait bien du bonheur.

Le peintre regarda Pierre avec étonnement. Jamais le jeune homme ne s'était encore autant ouvert. Ses yeux brillaient étrangement, fixes toujours, mais non plus comme autrefois dans une immobilité hébétée et insensible. On y sentait la vie, l'intelligence, la foi, la révélation d'une âme ardente, d'une flamme intense et cachée.

—Oui, reprit-il à mi-voix et comme se parlant à lui-même dans une absorption extatique, c'est si beau tout ça... ces arbres que le bon Dieu fait naître et grandir, qui sont tous les mêmes et dont pas un ne ressemble à l'autre ; ces verdures qui s'entremêlent et dont chacune a sa douceur spéciale ; ces brins d'herbe gros comme des fils et dont le moindre est une merveille ; ces oiseaux, ces insectes, tous ces êtres presque invisibles qui respirent, qui vivent et qui té-

moignent de l'infinie puissance du Créateur du ciel et de la terre ; cet air fluide qui enveloppe tout, qu'on sent sans le voir et qui passe sur vous comme une caresse ; cette lumière qui descend du ciel bleu et éclaire toutes choses en laissant quelques parties dans l'ombre comme pour mieux faire admirer son éclat là où elle paraît. . Oh, que c'est beau tout cela, et que Dieu est grand de l'avoir fait et bon de nous en faire jouir !

Il s'arrêta, haletant, le visage inspiré, les mains jointes, semblant continuer dans une prière silencieuse son hymne d'admiration émue.

M. Saint-Yves se garda de le troubler. Il le regardait plongé dans son extase, les narines frémissantes, l'air rayonnant, vraiment beau—une révélation.

—Est-ce donc, se disait-il, que l'œuvre de Jeanne serait encore plus grande qu'on ne croyait ! Aurait-elle fait naître un penseur, un poète ou un artiste ? . Et tu dis que tu ne sais pas parler, mon Pierre ! murmura-t-il.

Ce mot, prononcé à mi-voix, réveilla le jeune homme. La flamme de ses regards tomba. Il sourit doucement et, se levant :

—Il faudrait, dit-il, ranger notre petit couvert.

Paisiblement, il se mit à son humble besogne sans plus rien ajouter. On eût dit un autre homme. Vainement M. Saint-Yves essaya de le faire causer encore. Il répondit des paroles banales, insignifiantes, prononcées d'une voix redevenue hésitante. A un seul moment, le peintre ayant prononcé le nom de Jeanne, Pierre s'écria :

—Oh ! Mademoiselle !

Il ne joignit même pas son nom. Mais, en articulant ce mot, il y mit une expression d'une incroyable intensité. Toute son âme semblait s'y concentrer. La même flamme que tout à l'heure illumina un instant ses yeux. Puis de nouveau tout s'éteignit.

M. Saint-Yves rentra au château profondément ému, songeur. Il ne parla à personne de la scène des bois. Il était résolu à tenter une épreuve, mais préférerait, pour le cas d'un échec n'initier personne à son entreprise et à son espérance.

Pierre le devança dans son projet. Le lendemain, l'artiste avait annoncé qu'il irait passer la journée à Lyon pour y visiter le Musée de peinture, collection magnifique digne de la seconde ville de France, qui a vu naître Meissonnier



et Puvis de Chavannes. Pierre demeura seul. Il était agité, tourmenté, nerveux. Il semblait en proie à une pensée fixe et troublante. Le matin, il se rendit à la Clairière des fées et y demeura longtemps. Puis, comme ne pouvant plus résister à la tentation qui l'obsédait, il rentra précipitamment et on aurait pu le voir, lui l'être si droit et si candidement honnête, se glissant subrepticement, comme craignant d'être surpris, dans la pièce où était installé l'atelier de M. Saint-Yves.

La porte close, il prit un panneau de bois parmi ceux dont le peintre s'approvisionnait pour ses esquisses, le mit sur le chevalet, saisit le palette encore prête de la veille et qu'il était chargé de nettoyer et, sans hésiter, comme poussé par une force invisible, il posa sur le bois le pinceau chargé de couleur. Ce fut alors comme un accès de fièvre, une crise d'hallucination. Quatre heures durant, sans s'arrêter un instant, sans détourner la tête, Pierre peignit, peignit. Sous sa brosse inhabile, dont il ne connaissait le maniement que pour avoir vu travailler M. Saint-Yves, les tons se mélangaient heurtés, incohérents, les lignes s'enchevêtraient dans un désordre inextricable, c'était un affreux gâchis dont il eût été impossible de démêler l'intention et le sens. Mais tout à coup dans ce chaos, véritable produit d'une imagination en délire, la lumière se fit, les lignes se dessinèrent, les tons se fondirent. Du barbouillage informe sortit un site précis qui peu à peu s'affirma, la "Clairière des fées" éclairée d'un jour rose, invraisemblable et cependant délicieux. Au milieu du ciel étonnamment léger et diaphane une forme blanche passait qui avait des ailes d'ange. C'était une œuvre d'une audacieuse incorrection. La progression des plans n'était pas observée, le feuillage était presque bleu, dans certains endroits les herbes se dressaient droites comme des piquets, le tronc des arbres avait des profondeurs noires brutales, et pourtant tout cela vivait, sentait l'inspiration, disait la Nature comprise et surtout, par une précieuse tradition du Maître étudié à son insu, était noyé dans l'air pur et respirait.

Pierre était absorbé, perdu dans son travail à ce point qu'il n'entendit ni la porte s'ouvrir, ni M. Saint-Yves s'approcher de son escabeau. Le peintre eut un sursaut et leva les bras au ciel, stupéfait et ravi. Puis il ressortit sur la pointe du pied. Quelque temps après, il revint accompagné de M.

Viviers et de Jeanne. Cette fois leur entrée fit du bruit et Pierre tressaillit, brusquement réveillé. Il se dressa d'un mouvement effaré, épouvanté, comme un criminel surpris au milieu de l'accomplissement de son forfait. Mais il n'eut le temps de rien dire. M. Saint-Yves l'avait pris dans ses bras et, l'y serrant, s'écriait :

— Oh ! mon enfant !... mon enfant ! Tu seras un grand artiste, et la gloire de ma carrière sera d'être ton maître.

Puis, se tournant vers Jeanne.

Sois bénie, Jeanne, dit-il. .c'est ton œuvre !

Jeanne pleurait et M. Viviers s'était détourné pour qu'on ne vit pas qu'il en faisait autant.

Le tableau fut transporté au château et exposé au salon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit du bout des lèvres Casimir quand il le vit.

— Ca ? répondit M. Saint-Yves, c'est le premier chef-d'œuvre de mon fils dans l'art. Zeuxis, qui vivait du temps de Périclès, l'aurait trouvé ce qu'il est, dans son incorrection — admirable.

## VIII

Quatre ans après, la famille Viviers se trouvait un soir réunie dans le salon attendant l'annonce imminente du dîner.

Il y avait un assez grand changement chez la plupart de ses membres. Si M. Viviers avait toujours sa même figure calme et douce, gracieuse et sérieuse, sa barbe et sa chevelure étaient passées du blond, longtemps gardé, à un gris précurseur du blanc, qui s'approchait. Mlle Marois avait fait de notable progrès dans les voies de la rotondité.

Henry devenait un bel adolescent dont les traits prenaient, comme dessin et comme expression, une grande similitude avec ceux de son père, et c'est bien ce qu'il avait de mieux à faire. C'était un brave garçon qui se conservait intact dans sa vie familiale et laborieuse, au point de vue industriel s'entend. Car s'il connaissait à fond les mystères du tissage et du brochage, l'art de mélanger intelligemment dans les trames les fils de soie, et savait déjà parfaitement manœuvrer un métier Jacquard, on doit reconnaître qu'au point de vue classique il n'avait pas acquis un très gros bagage aux leçons de M. Casimir Lombre. Peut-être bien



était-ce la faute de celui-ci qui donnait à Périclès un peu trop d'attention et n'en accordait à son élève qu'une part insuffisante.

M. Casimir était, de tous, le moins changé. Il avait le même air dédaigneux des autres et satisfait de lui-même. La seule modification survenue en lui était que son nez et son menton à barbe roussâtre manifestaient une tendance, de plus en plus accentuée et inquiétante, à se rapprocher l'un de l'autre. On pouvait prévoir que cela finirait par une collision, ou tout au moins par une conjonction, non sans danger pour sa bouche qui se trouverait obstruée par cette alliance anormale.

Mais quelqu'un qui s'était modifié du tout au tout, c'était Jeanne. Le bouton, déjà si charmant, était devenu une fleur éclatante de fraîcheur et de grâce. La gamine aux mouvements garçonnières, aux allures indépendantes, parfois un peu trop exubérantes, avait fait place à la jeune fille, enjouée toujours, mais sérieuse, douce et calme. Son cœur d'or seul n'avait pas changé. Quel soufle avait passé sur elle pour que la Jeannette d'autrefois, si récalcitrante aux devoirs,—surtout à ceux des vacances,—eût été prise tout à coup d'un amour singulier de l'étude?—Son intelligence très vive avait rapidement réparé le temps perdu. Depuis longtemps elle jouait avec les difficultés classiques, qui jadis l'effrayaient tant. Mlle Marois était fière d'une telle élève et certes, c'eût été à bon droit si, en réalité, c'eût été son œuvre. Mais, la main sur la conscience, bonne Hermance, n'est-il pas vrai que depuis longtemps les rôles étaient retournés et que, sans vous en apercevoir, c'est vous qui receviez de Jeanne la science qu'elle-même puisait dans les livres? Mais gloire à vous quand même! Car, si vous aviez été impuissante à donner à l'enfant, confiée à vos soins, la science que vous ne possédiez pas, vous lui aviez donné ces qualités que vous possédiez au plus haut degré: la bonté profonde et la piété que rien ne peut ébranler.

Jeanne, maintenant, jouait du piano comme uné virtuose et chantait d'une voix mélodieuse et pure, sans peut-être une méthode très sévère, mais avec ce sentiment sans lequel l'art le plus consommé n'est rien. Elle dessinait aussi: ce goût l'avait prise un beau jour brusquement, au moment où il y a quatre ans,—quatre ans déjà!—M. Saint-Yves et Pierre, devenu son élève, étaient partis pour Paris. Elle

avait sans rien dire acheté des crayons, du papier, des couleurs et s'était mise à copier des fleurs, ses amies, ses sœurs, qu'elle avait sous ses yeux. Sans maître, sans leçon, d'instinct, elle faisait des aquarelles charmantes que son père finit par prendre comme modèles pour l'atelier. Mais un jour elle se rebiffa et déclara qu'elle ne voulait pas travailler pour rien et entendait figurer parmi les ouvriers de la fabrique. M. Viviers accéda en souriant. Chaque samedi, dès lors, elle alla à la paye, avec les autres, fière et joyeuse, et, chaque dimanche, M. le Curé pouvait compter jusqu'au dernier centime du salaire de la dessinatrice qui lui était fidèlement remis pour les pauvres.

Ces travaux remplissaient le temps de Jeanne, et il le fallait, car ce temps lui paraissait quelquefois bien long. Plus d'une fois, seule, elle allait par le parc, gagnait la "Clairière des fées" et y restait de longs instants à rêver, à se souvenir, à espérer peut-être... Puis chaque semaine, à un jour fixe et à l'heure du facteur, elle allait chez Dubreuil avec un intérêt ému : c'était le jour où arrivait une lettre de Pierre. N'était-il pas bien naturel qu'elle suivit avec sympathie le progrès de celui que, dans une inspiration charitable, elle avait appelé à la vie de l'intelligence?... De loin en loin même, c'était pour elle une joie qu'elle ne cachait pas—pourquoi l'aurait-elle cachée?—elle recevait des nouvelles directes du jeune Dubreuil adressées à "sa chère bienfaitrice." Puis c'étaient des billets brefs—oh! très brefs, trop brefs!—de M. Saint-Yves : "Pierre gagne tous les jours. Pierre se développe étonnamment... Pierre sera un grand, grand artiste, bien plus fort que moi... Si cela continue, je serai jaloux de Pierre... J'ai montré des essais de Pierre à Jules Breton et à Harpignies : ils n'en reviennent pas et ne veulent pas croire qu'il y a deux ans notre enfant ne savait pas lire."

Deux fois, dans de courtes vacances, Pierre était revenu à Montbuel, méconnaissable lui aussi... C'était maintenant un grand beau jeune homme, à la tenue réservée et distinguée, à la fine démarche, au parler élégant, qui n'avait plus rien du Pierre d'autrefois, si ce n'est la persistante limpidité de son regard qui disait la persistante limpidité de son âme. En cela il méritait, mais dans un tout autre sens, le titre qu'on lui donnait jadis : c'était toujours Pierre l'innocent.

Comme il y a cependant d'étranges contradictions en ce



monde ! Il y avait entre l'artiste débutant et la fille de M. Viviers un lien qui ne pouvait se rompre. La bienfaitrice pas plus que le bénéficiaire ne pouvaient oublier le service rendu, et quand ils se revirent, au lieu de l'expansion juvénile et joyeuse qu'on aurait entendue, ils étaient restés en face l'un de l'autre rouges, intimidés, troublés, n'osant presque rien se dire et ne se parlant que des yeux, quand de loin en loin ils osaient les lever l'un sur l'autre. On serait même descendu au plus profond de ces deux cœurs naïfs et simples qu'on n'y aurait pas trouvé l'explication de ce phénomène singulier. Jeanne ne reprenait sa vivacité de pensées que quand le wagon emportait Pierre vers Paris et alors elle lui disait, mais trop tard et sans que maintenant il pût rien entendre, tout ce qu'elle s'était promis de lui dire ; et Pierre, pendant que la locomotive roulait, se souvenait avec désespoir de tout ce qu'il avait projeté de conter à Jeanne et qui, elle présente, s'était envolé de son esprit. Des banalités seules avaient fait leur entretien et, par un facile accord, ils avaient soigneusement évité de jamais causer isolément ensemble, comme si l'un et l'autre renfermait en lui un secret qu'il eût craint de laisser échapper dans le tête à tête...

Au moment même où on annonça le dîner, un domestique remit un télégramme à M. Viviers. C'était un fait trop fréquent pour troubler personne. Mais après avoir lu, M. Viviers s'écria :

— Ah ! mon Dieu !

— Qu'y a-t-il ? fit Jeanne inquiète.

Pour toute réponse, son père lut :

“ Pierre première médaille au Salon. Suis fou de joie. Arriverons tous deux demain. Saint-Yves.”

— Vite, Henri, cours chez Dubreuil lui annoncer...

Mais Henry n'était déjà plus là. On l'aperçut qui bondissait sur la pelouse, franchissant d'un élan les parterres fleuris, courant comme un faon échappé vers la maison du surveillant.

M. Viviers s'exclama, Mlle Marois fit chorus. Casimir ne dit rien. Mais comme il pinça plus violemment ses lèvres, son menton et son nez semblèrent essayer de se donner l'accolade : c'était encore prématuré. Jeanne ne fut pas plus loquace et l'on aurait pu croire qu'elle n'avait pas entendu la grande nouvelle, si elle n'était pas devenue toute pâle à son annonce. Elle était pourtant très émue, très nerveuse

même : car, après dîner, elle saisit dans ses bras, du moins autant qu'elle le put, Mlle Marois qui ne comprit rien à ce subit besoin d'expansion, et elle l'embrassa avec une incroyable ardeur, en disant fébrilement :

—Oh ! ma chérie ! ma chérie !

Après quoi elle disparut. Mais quand elle revint, elle avait les yeux rouges.

Comme on était au billard, Casimir et Henry, Mlle Marois et Jeanne, M. Viviers s'étant éloigné, Henry, qui volontiers remplissait le rôle d'enfant terrible, demanda brusquement à M. Lombre :

—Monsieur, quand on a une première médaille au Salon, c'est qu'on est ou qu'on sera un grand peintre, n'est-ce pas ?

—Oh ! dit sèchement le précepteur, ces récompenses-là ne signifient pas grand'chose, au fond. Le mérite peut y être pour quelque chose, mais les recommandations y sont aussi pour beaucoup.

—Enfin, continua le jeune Viviers, qui tenait à son idée, mettons que ce soit le mérite qui soit justement récompensé. Pierre sera donc un grand peintre. Etre un grand peintre, c'est une fameuse position... On gagne beaucoup d'argent ?

—Cela dépend, répondit Casimir avec un air de dédain. Oui, si l'on a du talent et surtout de la vogue... Car, pour les artistes, la vogue, tout est là. On ne leur demande pas comme dans les belles-lettres d'avoir de l'acquis, de longues études préalables, de la vraie science. Etre à la mode, pour eux, c'est l'essentiel.

—Alors, reprit Henry persistant, on devient un homme célèbre, un grand homme... comme M. Saint-Yves... Officier de la Légion d'honneur, Membre de l'Institut, c'est rudement chic.

—Oui, fit encore le précepteur d'un ton rageur, il y a des artistes qui ont de la chance.

—Et quand un artiste a de la chance, il peut faire un beau, beau mariage... Ainsi Pierre, quand il sera un grand peintre...

—Tais-toi !... Tais-toi donc ! s'écria Jeanne qui se leva, écarlate, et mit la main sur la bouche de son frère.

—Vous êtes fou, Henry, dit sévèrement le précepteur.



## IX

Deux personnes furent grandement troublées de cet étrange propos du jeune Viviers, qui prouvait que s'il n'était pas très savant, il était du moins très malin et savait deviner non seulement ce qu'on ne lui disait pas, mais ce que les intéressés ignoraient eux-mêmes : Ce furent Jeanne et M. Casimir Lombre.

La première, secouée par les paroles de son frère comme par une étincelle électrique, saisit Mlle Marois par la main et l'entraîna dans le parc. Là, d'un pas nerveux, précipité, que la pauvre institutrice avait toutes les peines du monde à suivre, et à travers l'obscurité, qu'elle n'aimait pas du tout — mais que ne fait pas faire le dévouement à son élève ! — Jeanne l'emmena, sans mot dire, à la Clairière des fées."

La jeune fille, il faut bien l'avouer, ne savait pas trop ce qu'elle faisait. Lorsqu'on présente brusquement une lumière à un être depuis longtemps plongé dans les ténèbres, il éprouve tout d'abord un saisissement violent, un éblouissement qui lui fait mal. Il faut un moment pour s'habituer à la clarté, même si on la bénit.

Par une mystérieuse affinité fraternelle, Henry venait de traduire exactement la pensée inconsciente qui remplissait le cœur de Jeanne, sans qu'elle se la fût jamais formulée... Pierre, quand il sera un grand peintre, pourra très bien épouser ma sœur...

Et alors, dans sa marche rapide, sans lâcher la main, fébrilement serrée, de la pauvre Mlle Marois toute haletante, Jeanne vit la vérité lumineuse et, repassant en quelques instants les quatre dernières années de sa vie, elle comprit : elle aimait Pierre.

Pitié d'abord, charité, accomplissement presque miraculeux d'une œuvre jugée impossible, sympathie toute naturelle pour le pauvre être transformé par elle et par elle donné à la vie, qui était son œuvre, sa chose, son bien, souvenir ému des prières faites côte à côte en un jour sacré, joie du triomphe obtenu, joie des succès subséquents, orgueil de la gloire qui se préparait pour celui qu'elle avait en quelque sorte créé, oui, Jeanne avait eu tous ces sentiments et les avait éprouvés avec l'intensité ardente de sa tendre et vive nature ; mais tous, elle le comprenait à présent, avaient leur origine

dans un seul sentiment qui les résumait tous : le grand, le saint, le pur amour.

Et, comme les deux marcheuses étaient arrivées à la "Clairière des fées," Jeanne, incapable de se contenir plus longtemps, dit, cria presque à Mlle Marois :

—Je l'aime ! je l'aime !

Emotion de la surprise, émotion de la course, Mlle Marois ne put rien répondre.

Mais au même moment, un large rayon de lune passa au travers des arbres et vint envelopper l'angélique tête de Jeanne, caresse du ciel qui avait entendu et bénissait son aveu, et, au même instant, dans le fourré voisin, un rossignol lança, au milieu du silence, sa modulation la plus harmonieuse, moins pure et moins douce encore que la prière qui jaillissait du cœur de la jeune fille.

L'impression de M. Casimir Lombre fut beaucoup moins sentimentale. Il ne demanda point pour faire ses réflexions ni la romanesque hospitalité d'une clairière des bois, ni le mélodieux accompagnement du rossignol. Il alluma proussièrement un cigare, s'étendit dans sa chambre sur un vaste canapé et se mit à songer avec quelque inquiétude.

Casimir Lombre était ambitieux, très ambitieux, autant que personnel, et ce n'est pas peu dire. Depuis longtemps il caressait un rêve ; oh ! non un rêve d'amour—son cœur n'était susceptible de tendresse que pour lui-même—mais un rêve de fortune. Il nourrissait l'espoir d'épouser Jeanne, et surtout sa dot. Les charmes de la jeune fille le laissaient fort indifférent, mais non ceux de sa cassette.

Assurément, il y avait quelque effort à faire, et il y avait une assez grande distance entre la fille du grand industriel de Montbuel et un simple précepteur à 250 francs d'appointements mensuels. Mais cette distance était comblée, aux yeux de Casimir, d'abord par sa vanité prétentieuse, ensuite par Périclès. Personnellement, il n'hésitait pas à se considérer comme irrésistible le jour où il daignerait se déclarer et, si les avantages de sa personne ne suffisaient pas, il y joindrait ceux de la célébrité. Car, avant peu, il allait être célèbre : cela était immanquable. L'histoire de l'illustre Athénien touchait à son terme. Il avait même déjà corrigé les épreuves de l'introduction. Le volume paraîtrait avant trois mois. Le remettre à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et obtenir le grand prix réservé au travail



d'histoire le plus remarquable, c'était tout un. Ce serait la porte de l'Institut entr'ouverte pour lui. Il la forcerait tout à fait par quelque autre ouvrage. Il pensait déjà à la vie de Cimon, fils de Miltiade, rival de Périclès. Le voilà donc membre de l'Académie. C'était une assez jolie perspective à offrir à la fille d'un simple fabricant de soieries qui, en définitive, avait été ouvrier dans sa jeunesse et ne savait pas un mot de grec.

Une union avec Mlle Viviers lui paraissait donc, son immense amour-propre aidant, une chose fort simple à réaliser quand il le voudrait, et il était à cet égard d'autant plus tranquille qu'aucun concurrent ne paraissait à l'horizon. Jeanne avait dix-neuf ans et jamais, du moins à sa connaissance, il ne s'était présenté aucun candidat à sa main. Si, pourtant, il avait été question d'un, quelque temps avant. Mais Mlle Viviers l'avait écarté aussitôt, presque sans examen, et même Casimir s'était demandé s'il n'était pas pour quelque chose dans cette résolution rapide. Hé!... hé!... Vraiment, il n'était pas mal dans ce portrait de face, qu'il avait devant lui, mieux encore dans cet autre de trois quarts... Mlle Viviers n'aurait pas mauvais goût... Toutes les jeunes filles n'ont pas le privilège d'avoir sous la main l'auteur de la vie de Périclès!... Justement, il était visible que les dispositions de Jeanne avaient changé du tout au tout depuis quelques années. Elle lui épargnait ses moqueries d'autrefois, simples boutades d'enfant gâtée. Si elle ne lui témoignait pas, encore aujourd'hui, une sympathie très vive, c'était le résultat d'une réserve toute naturelle... Allons! la chose irait toute seule.

Et voilà que tout à coup ce petit barbouilleur de tableaux, cet idiot—car enfin il n'en démordrait pas, malgré l'apparence cette maladie était incurable—ce Pierre Dubreuil, fils d'un gendarme, d'un portier, venait se mettre à la traverse d'un projet qui pourrait le faire riche à 50,000 francs de rente! Halte là, mon maître! A nous deux!

Du reste, ces craintes étaient certainement chimériques. M. Viviers avait trop de bon sens pour commettre une pareille folie. Tout cela venait d'un mot échappé à un gamin, et Casimir s'endormit paisiblement, bercé par un doux rêve où il se voyait conduisant Jeanne à la Mairie—l'église lui était bien égale!—avec, comme témoins, Périclès et Cimon, les deux ennemies, réunies dans une touchante

réconciliation, autour de M. Lombre, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Quoi qu'il en fût, Casimir jugea prudent de tâter un peu le terrain auprès de M. Viviers et, le lendemain, le trouvant justement seul qui réfléchissait, assis sur un banc du parc, il s'approcha, décidé à aborder la question avec sa profonde diplomatie emprunté aux hommes politiques de la Grèce.

Il ne pouvait mieux tomber. M. Vivier était de l'humeur la plus charmante et la plus expansive. La pensée qu'il allait revoir son vieil ami toujours cher et Pierre triomphant le mettait tout en joie. Peut-être même avait-il d'autres sujets de satisfaction plus intime.

L'entretien s'engagea donc très cordial et prit tout de suite un tour qui ne pouvait que plaire infiniment à Casimir. Sans qu'il sût à quel propos, M. Viviers se mit à faire une lo gue théorie pour lui démontrer l'inanité de certains préjugés sociaux.

—Il serait ridicule à notre époque, dit-il suivant une pensée que le précepteur ne pouvait pas diviner, de créer une aristocratie d'argent alors que l'aristocratie de naissance est dépouillée de ses privilèges. Que suis-je donc, moi qui vous parle? Un ouvrier, fils d'ouvriers. Simple canuts, mon grand-père et mon père. J'ai débuté canut comme eux, bien heureux les jours où je gagnais 3 fr. 50. J'ai eu plus de chance, même, si l'on veut, un peu plus de talent que d'autres. C'est un motif à moi de remercier Dieu, mais non une raison de faire le fier. Ne suis-je pas l'égale de mes ouvriers? Henry est leur camarade, Jeanne gagne comme les autres jeunes filles du village son salaire hebdomadaire. Voilà ce qu'il faut, voilà ce qui honore : le travail!

Casimir approuvait de la tête et du geste, faute de mieux. Ces doctrines libérales répondaient à merveille à ses propres vues. M. Viviers, qui les émettait si nettement, ne pourrait plus lui objecter sa fortune ou son rang quand il lui parlerait de sa fille et, voyant le terrain ainsi préparé, Casimir allait serrer la question, se lancer sur une grande œuvre, sur Périclès, l'avenir qui l'attendait, puis indiquer, tout au moins, ses espérances matrimoniales, quand M. Viviers reprit, continuant le cours de ses idées intimes :

—Ce petit Pierre! le voilà sacré grand artiste! Vous rappelez-vous, Monsieur Lombre, le jour de l'arrivée des Dubreuil, quand nous avons vu pour la première fois ce pauvre



innocent qui s'est sauvé, effarouché par nos nouveaux visages, et que Jeanne l'a ramené par la main rassuré, dompté, conquis? Voyez comme on se trompe! Vous croyiez alors, et ma foi! je puis bien l'avouer, je croyais aussi comme vous, sans rien dire, que son état était incurable. Dieu a fait un miracle et s'est servi de ma Jeannette pour l'accomplir. Il avait ses desseins...

M. Viviers se tut et resta pensif, laissant Casimir fort embarrassé et cherchant un moyen de lui démontrer que les desseins de Dieu était qu'il lui donnât sa fille et sa fortune. Mais, même pour un érudit comme lui, la preuve n'en était pas facile à faire. Il essaya cependant et se mit à battre les buissons en faisant de grandes phrases pompeuses, où les mots "je" et "moi" revenaient avec une fréquence extrême et qui auraient, sans nul doute, convaincu le père de Jeanne s'il les avaient écoutées; par malheur, il n'écoutait pas, continuant à converser avec lui-même. Brusquement, il se leva en murmurant une phrase que Casimir ne saisit pas tout entière, mais où il distingua les expressions de charité, de Providence et d'amour.

—C'est une occasion manquée, se dit le précepteur, mais j'en retrouverai une autre.

Hélas! non, il ne la retrouva pas et n'eut pas même le temps de la chercher. Quand les voyageurs furent arrivés et tandis que Pierre était au milieu des siens, M. Saint-Yves s'enferma avec son ami et causa longtemps. Il lui dit comment, de son œil habitué à scruter les secrets de la nature et aussi ceux des cœurs, il avait vu ce que nul ne voyait, ce que ne comprenait même pas Pierre et Jeanne, ces deux enfants candides qui s'ignoraient eux-mêmes; il lui dit les aveux qu'il avait, mot par mot en quelque sorte, forcé Pierre à lui faire et qui avaient été, pour le jeune Dubreuil, moins une confession qu'une découverte faite dans son propre cœur; il lui dit aussi le projet qu'il apportait tout préparé, pour le soumettre à Dubreuil, et par lequel il allait faire de Pierre son fils adoptif, lui laissant ses biens,—modestement, il n'ajouta pas: et son talent; et, comme avec lui la gaité ne perdrait jamais ses droits, il conclut avec une solennité de comédie:

—Monsieur Viviers, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Jeanne Viviers, votre fille, pour mon fils adoptif Pierre Dubreuil.

—Et Jeanne fit M. Viviers... Elle ne m'a rien dit...

—O fabricant borné, perdu dans les soieries, père aveugle, tu n'as donc pas su lire dans les yeux de notre Jeannette, quand Pierre est arrivé tout à l'heure?... Tiens, regarde... la voilà qui traverse la pelouse, allant chez Dubreuil... C'est l'amour qui passe... Mais il n'y a que nous autres, les artistes, qui apercevions ces choses-là.

—Crois-tu, dit M. Viviers en souriant... Je suis donc un artiste aussi, car il y a longtemps que j'ai vu et compris. Mais j'attendais l'heure. Et, quoique aveugle, je vois ce que tu ne vois pas : c'est le rayon de soleil qui descend de là-haut sur ma Jeanne. C'est le bénédiction de Dieu qui se pose sur mon enfant.

FIN.



# En deux mots

PAR CHAMPOL

## I.

MONSIEUR URBAIN DE LAMOTHE

*Caissier à la Banque de France, 8, rue Vaneau, Paris.*

“Kecho (Tonkin), 12 juillet, 189..

“ Je t’ai toujours dit que tu as la vocation de la poule qui corve des canards. Te voilà agité, affolé, aux cent coups ; tu passes des nuits sans sommeil ; tu m’écris huit pages de reproches, tout cela parce que j’ai fait une excellente traversée et que j’ai négligé de t’en informer en arrivant ici. Mais, mon ami, cela allait de soi ! Nous n’en sommes plus au temps patriarcal où l’on faisait son testament avant de monter en diligence.

“ Que dirais-tu donc si tu voyais les Pavillons-Noirs déboucher derrière moi dans les bambous pendant que je surveille mon poste ? Allons, mon vieux, du courage ! Je fais de mon mieux pour te garder ton petit Henri, malgré les pièges ennemis et les inconvénients du climat.

“ Notre cuisine est large et soignée ; je ne m’ennuie pas trop, car j’ai de bons camarades, et ici on se lie vite avec tout ce qui est Européen. On parle de fièvres dans la province voisine, mais c’est moi qui m’en moque, avec mon hygiène. Je deviens d’une sagesse à faire peur !

“ Ah ! pendant que je parle de ma sagesse du jour, n’oublie pas les petites folies de la veille. Passé chez le banquier de la place Louvois et tâche de payer. Surtout, ne donne pas mon adresse.

“ Et papa ? Il a le don de t’occuper, et je t’en félicite, car tu ne sais pas être seul. C’est une manie chez toi, mais enfin on ne se refait pas. Si mon père pouvait m’envoyer

quelques subsides, je ne les refuserais pas. Il le peut, et toi, mon cher aîné, tu es une vraie mère. Un père et une mère, cela facilite bien des choses.

“Vu ta qualité de mère, j'ai des petites nouvelles confidentielles à te donner, ce que je ferai avant le départ du paquebot. Après cette lettre-ci, écris, si tu veux, mais n'attends pas de moi une prose régulière ni surtout fréquente; on ne peut s'assujettir au travail supplémentaire dans les conditions où nous sommes ici: le loisir est notre hygiène nécessaire.

“14 juillet... Je voulais continuer le chapitre du cœur et te demander de m'éclairer de ta haute raison, mon vieil ami. Cette maudite fête nationale est venue se mettre au travers de mes bonnes intentions. Je crois que je vais devoir agir d'après mes propres lumières; pourtant le cas est grave.

“Bon On me dit qu'il est temps de livrer mes pattes de mouche au paquebot. Vite, mille tendresses.”

Un pâté suivait, puis un paraphe illisible, témoignant de la hâte avec laquelle le sous-lieutenant Henri de Lamothe avait dû couper court à ses épanchements-épistolaires.

Urbain en fut d'autant plus contrarié qu'il pouvait raisonnablement espérer la suite au prochain numéro. Son jeune frère avait horreur de la correspondance qu'il considérait comme une marque de souvenir et d'amitié tout à fait superflue, et, lorsque Henri de Lamothe trouvait une chose ennuyeuse et gênante, il avait l'habitude de s'en débarrasser, sans plus ample réflexion, et surtout sans se demander si les autres seraient de son avis.

“Pauvre enfant! il n'a pas de tête!” disait avec un mélange d'admiration et de pitié le modeste et pacifique Urbain qui n'avait d'autre espérance, d'autre souci dans la vie que ce frère, plus jeune que lui de quinze ans, aussi beau, aussi brillant, aussi léger qu'il était lui-même sérieux, tranquille, sans éclat et sans prétention.

Il avait remplacé auprès d'Henri leur mère, morte depuis longtemps: il l'avait gâté, couvé, surveillé, sermonné, conseillé depuis son bas âge jusqu'au jour où le jeune sous-lieutenant s'était, sur sa demande, embarqué pour le Tonkin, laissant le pauvre Urbain seul au monde, seul derrière son guichet de la Banque de France, sans autre consolation que de songer à l'absent et de payer, sur ses économies, les petites dettes que son jeune frère laissait toujours un peu partout.

“Cher enfant, il n'a pas de tête! répétait le bon Urbain,



alignant les louis aux créanciers, qui, remis de belle humeur, répondaient avec empressement :

“ Mais il a si bon cœur ! ”

Ce qu'il y avait de plus triste dans la vie d'Urbain, c'était chaque soir le retour à la maison paternelle.

M. de Lamothe, qui avait déserté son foyer tant que ses forces et ses moyens le lui avaient permis, s'y voyait maintenant cloué par la vieillesse et les infirmités. D'homme léger, frivole, aimablement égoïste, il s'était transformé en vieillard grincheux, morose, cyniquement préoccupé de sa seule personne. Les vies gaies et brillantes ont de ces fins mausades. Ne pouvant plus avoir aucun plaisir, M. de Lamothe s'offrait de nombreuses manies. Ses habitudes étaient devenues les seuls mobiles de son existence, et lui semblaient devoir régler exclusivement celle des autres. Ouvrir la porte un peu brusquement, être en retard ou en avance, le déranger en quoi que ce fût étaient de ces offenses de lèse-personnalité que les égoïstes finissent par prendre au sérieux et faire prendre au sérieux par les êtres dévoués qui les entourent d'ordinaire.

Urbain ressemblait à sa mère, une pauvre créature pleine d'abnégation et de délicatesse, morte écrasée sous ce joug. Parfois, depuis le départ d'Henri, il lui semblait aussi qu'il allait succomber sous ce poids qu'aucune affection, aucune espérance ne l'aidaient plus à porter.

Le soir, lorsque, après avoir terminé avec son père une dixième partie de piquet, il s'échappait pour aller fumer un cigare en arpentant le trottoir paisible de la rue Vaneau, il avait beau se dire philosophiquement : “ Que veux-tu, mon vieux, c'est le devoir ! ” le devoir lui semblait parfois insupportable.

Il lui prenait de vagues regrets de s'être ainsi desséché derrière son guichet, de n'avoir jamais vécu pour lui-même, d'avoir abdiqué les rêves, les joies, les ambitions les plus légitimes de l'homme, tout cela pour un rôle inutile de mère sans enfant

Quelquefois déjà, ces pensées qu'il qualifiait d'égoïstes lui étaient venues, poignantes, pendant les longues soirées où Henri le laissait en tête à tête avec M. de Lamothe, préférant à sa société la plus petite distraction ; mais un sourire de son frère les chassait vite et il se disait, le regardant avec orgueil et concentrant sur lui toutes les tendresses qu'il n'avait pu épancher au dehors :

“ C'est lui qui est mon avenir, mon bonheur ! c'est à lui que j'appartiens. Il se trouvera bien dans sa vie des moments où il aura besoin de moi. Il se mariera, il aura des enfants, et je ne mourrai pas tout seul, abandonné dans mon coin comme une vieille inutilité.”

A présent Urbain se demandait, sans oser espérer de plus :  
 “ Quand reviendra-t-il, s'il revient ? ”

Son père, après s'être un peu agité de ne plus voir Henri, comme il en avait l'habitude, avait éprouvé une grande consolation à faire son cabinet de toilette de la chambre de l'absent : il était, du reste, trop occupé de ses rhumatismes pour se tourmenter d'autre chose.

Dix-huit mois s'étaient cependant écoulés sans apporter d'autres nouvelles du sous-lieutenant, et Urbain, rongé d'angoisse, tâchait de se mettre en colère en se répétant que la négligence seule de son frère était la cause de ses inquiétudes.

“ Quel sans-cœur ! se disait-il. C'est vrai qu'il m'avait prévenu de son silence. Mais me laisser dix-huit mois sans un mot ! Peut-être une lettre s'est-elle perdue.”

Chaque fois que les journaux parlaient de soulèvements au Tonkin, de choléra, de fièvre pernicieuse, le sang d'Urbain se glaçait dans ses veines, ses yeux se faisaient hagards en dévorant les noms des victimes, et une joie âpre l'étreignait en n'y voyant que des inconnus. Il avait fini par ne plus oser lire un journal.

“ Du reste, se disait-il, je serais prévenu si ... , mais non. Parbleu ! les militaires en font bien d'autres, et reviennent sains et saufs. Je suis une poule mouillée, décidément.”

(A suivre.)

---

LA SOCIÉTÉ DE  
 LA REVUE FRANCO-AMÉRICAINÉ

27 RUE BUADÉ, QUÉBEC.



# L'ILLUSTRATION

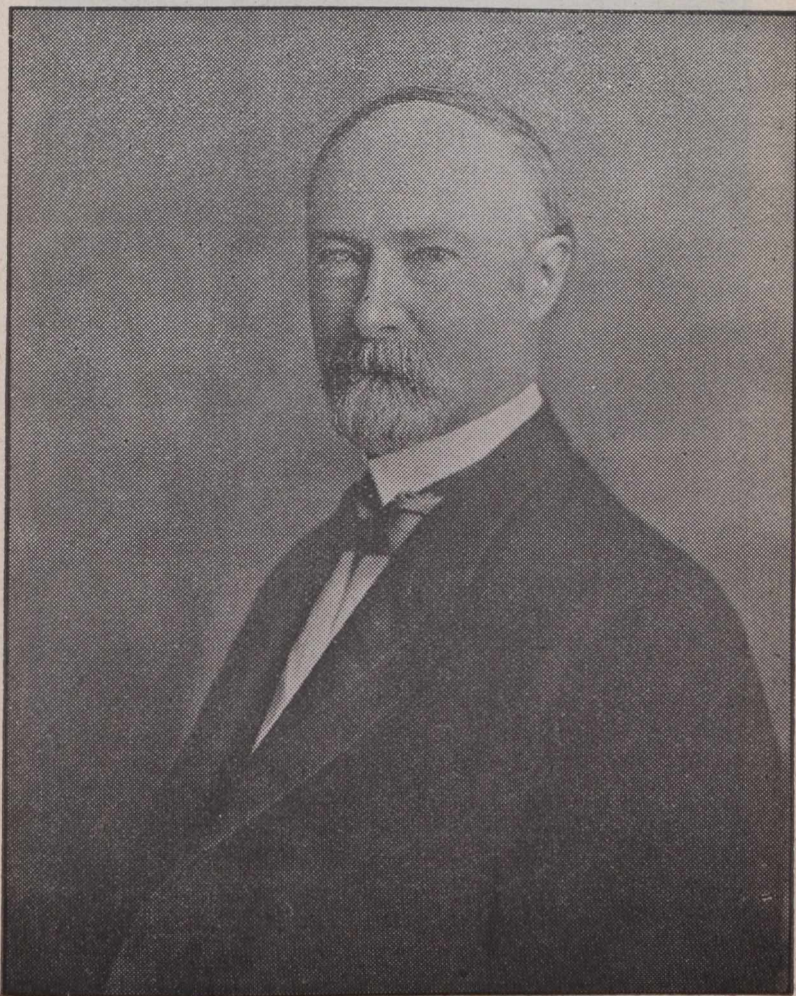
Supplément de "La Revue Franco-Américaine"

---

Première Année, No. 5.

1er aout, 1908.

---



HON. CHAS. WARREN FAIRBANKS,  
Vice-président et représentant des Etats-Unis aux fêtes du  
Troisième Centenaire.





(Collection Phélias Gagnon)  
Le marquis de Montcalm. (Sa mort.)



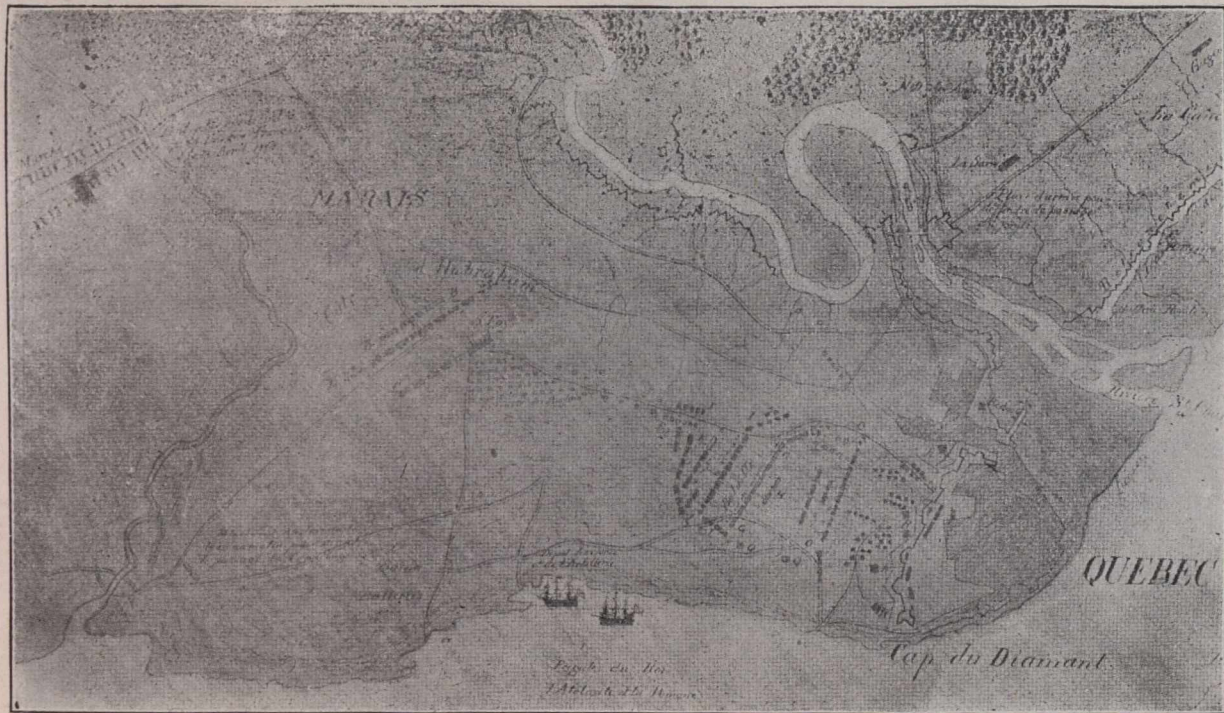


(Collection Philéas Gagnon)  
Le général Wolfe. (Sa mort.)

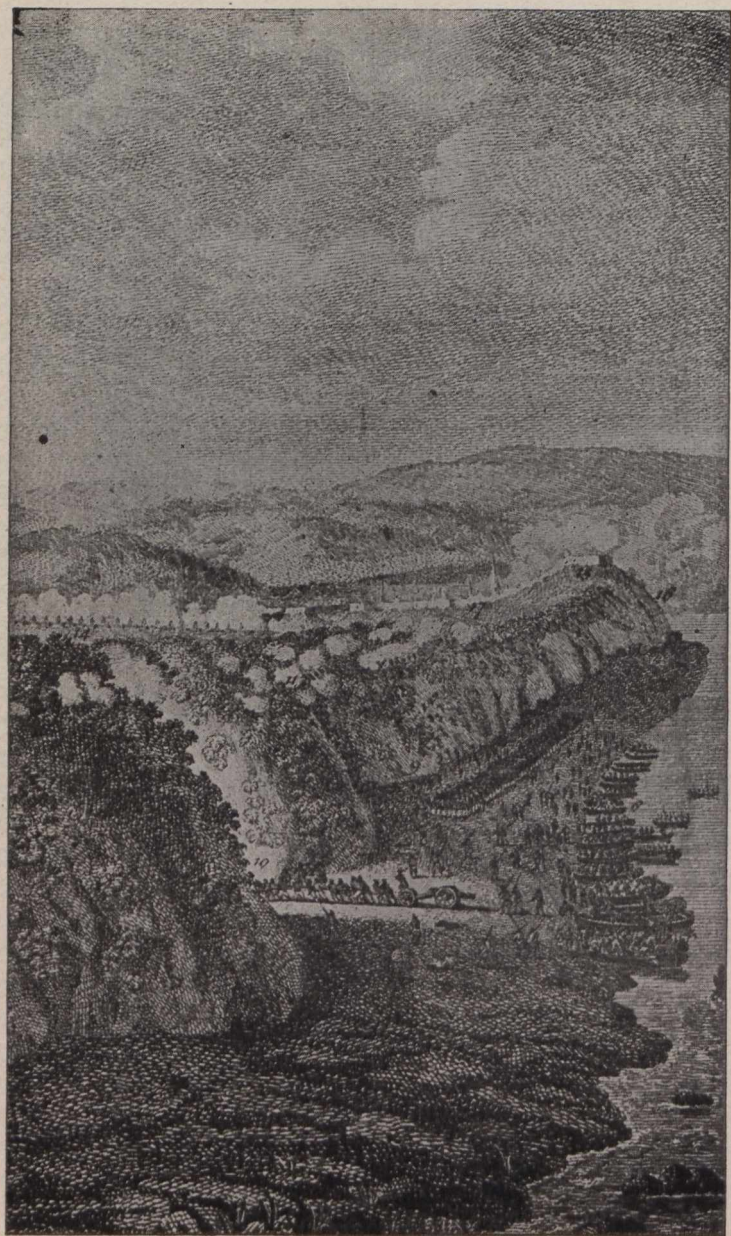


Le marquis de Lévis à la bataille de Ste-Foye (1760).





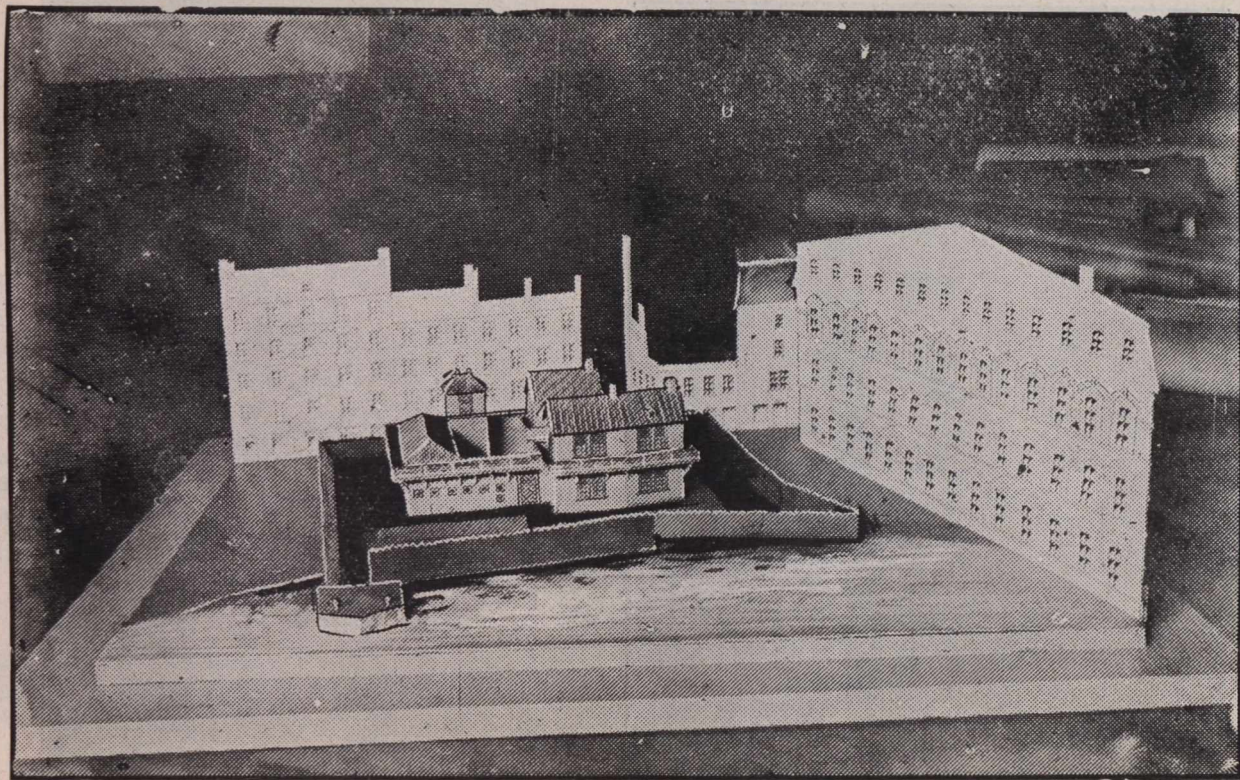
BATAILLE DE STE-FOYE. (Plan.)



(Collection Philéas Gagnon)

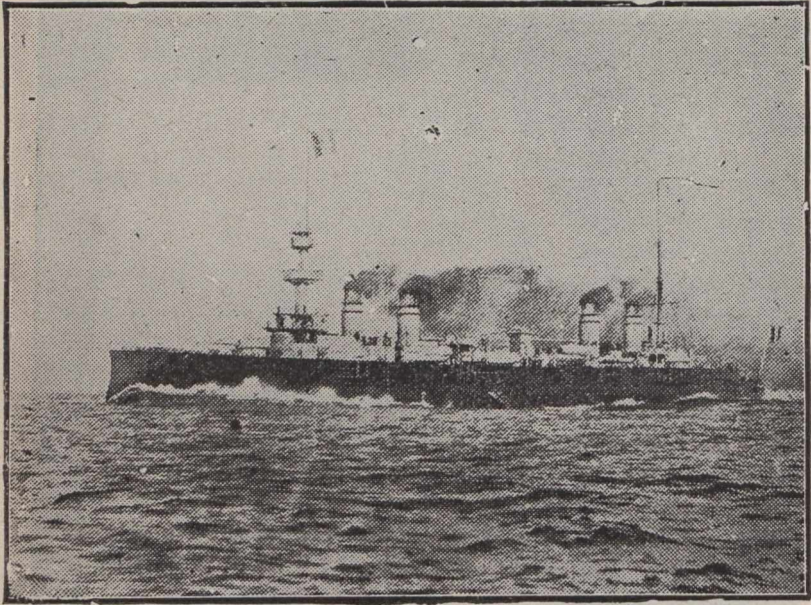
LE SIEGE DE QUÉBEC.



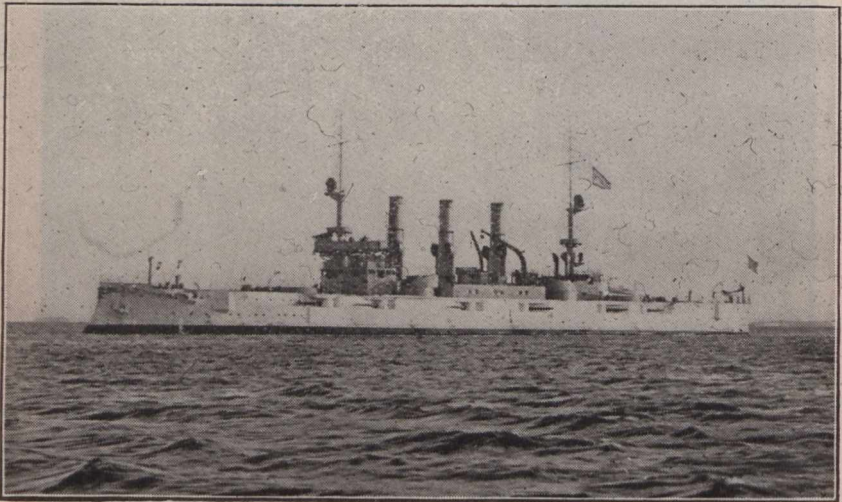


L'Abitation de Champlain, fac-simile.





Le croiseur français "Amiral Aubé".

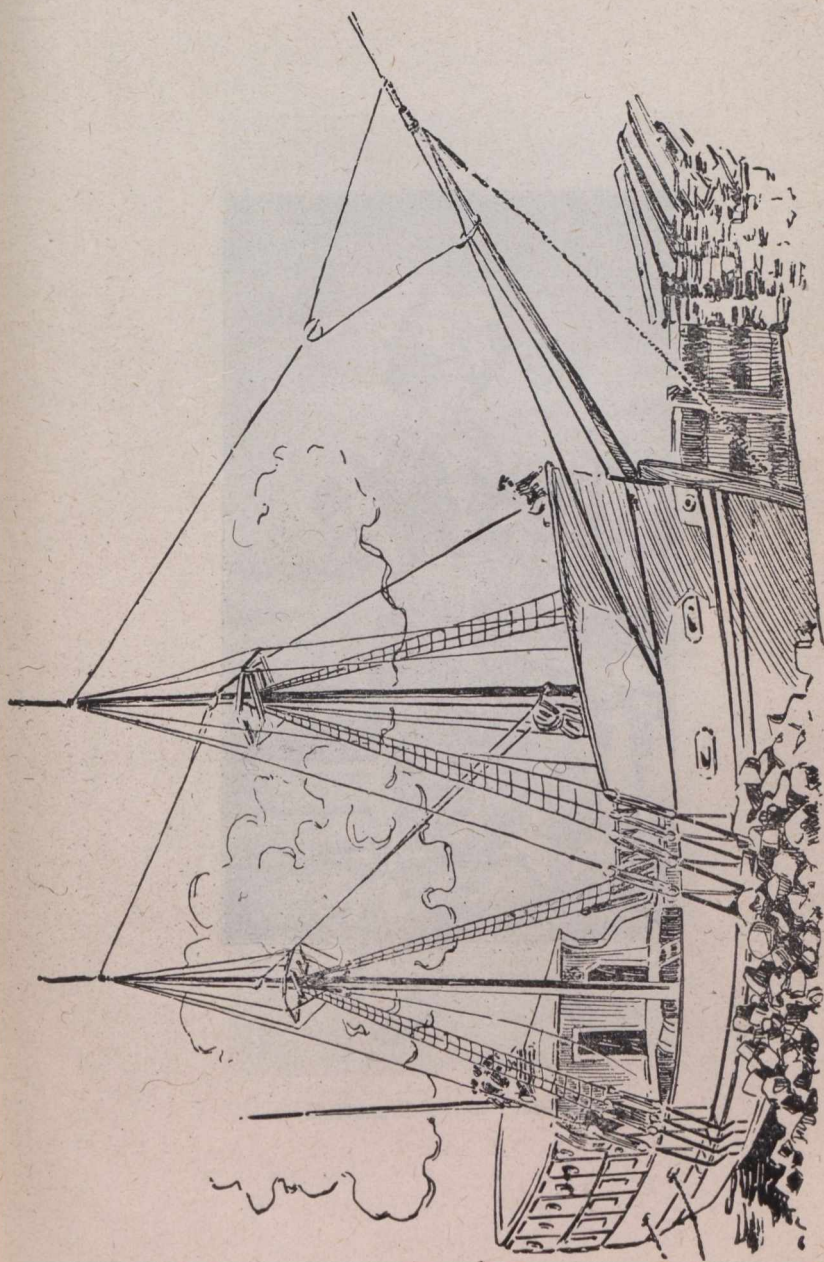


"U. S. S. New-Hampshire"



---

# Les spectacles historiques



**“LE DON DE DIEU”**



CHEF HURON





Hallebardier, cour François Ier.



Une dame de la cour de François Ier.

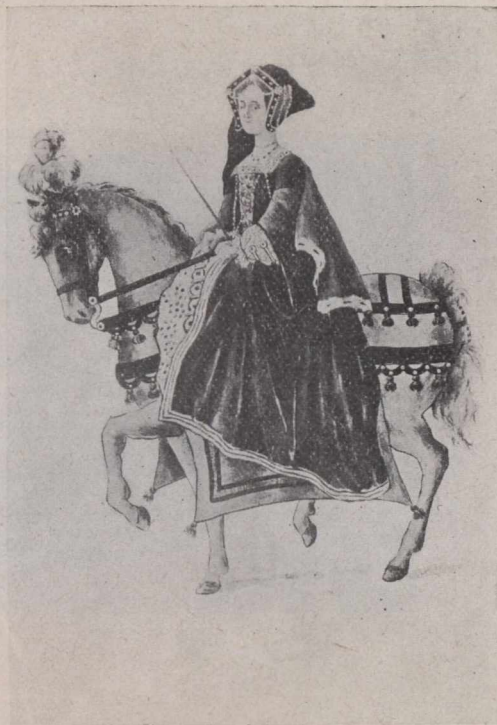


Madame de Champlain.





Une dame de la cour de François Ier.



Une dame de la cour, scène II, (Henry IV.)



HENRY IV. (Scène II).





FRANCOIS IER.



Une dame de la cour. Scène V. (de Tracy.)